

COVERINGCRSV.ORG

LE TRAVAIL DU JOURNALISTE TRAITANT DES VIOLENCES SEXUELLES COMMISES EN PÉRIODE DE CONFLIT

Disponible en
anglais, français,
espagnol, swahili
et arabe.



SOMMAIRE

À PROPOS ET DANS QUEL BUT ?

**#1. SUIS-JE SUFFISAMMENT PRÉPARÉ(E)
POUR CELA ?**

**#2. DEVONS-NOUS INTERVIEWER CETTE PERSONNE,
À CE MOMENT ET À CET ENDROIT ?**

**#3. EST-CE QUE LA PERSONNE QUE J'INTERVIEWE COMPREND
PLEINEMENT DANS QUOI ELLE S'ENGAGE ?**

**#4. PERMETTRE AUX SURVIVANTS DE PARLER À LEUR
MANIÈRE ET À LEUR PROPRE RYTHME**

**#5. COMPRENDRE L'IMPACT CONTINU DU TRAUMATISME
SUR LA MÉMOIRE ET LES SENTIMENTS DE SÉCURITÉ**

**#6. COMPRENDRE EN QUOI VOTRE PROPRE BIEN-ÊTRE
ÉMOTIONNEL FAIT ÉGALEMENT PARTIE DE L'ÉCHANGE.**

**#7. RAPPELEZ-VOUS : LA VIOLENCE SEXUELLE N'EST
JAMAIS QU'UNE SEULE DIMENSION DU RÉCIT**

**#8. LES IMAGES NE S'EFFACENT JAMAIS : SOYEZ PRUDENT
AVEC VOS CHOIX VISUELS**

À PROPOS

Du point de vue journalistique, il existe peu de défis, peut-être même aucun, qui comportent une plus grande responsabilité que celui d'interviewer des personnes ayant survécu à des violences sexuelles en période de conflit. Le viol utilisé dans le contexte de la guerre a un impact dévastateur sur les individus et sur leurs communautés.

Un travail de journalisme responsable permet d'attirer l'attention et de donner une vision des crimes pour lesquels les gens ont du mal à trouver les mots adéquats. Au contraire, un entretien mal dirigé peut ajouter à la détresse des victimes. Les présentes directives sont rédigées par des journalistes et des réalisateurs qui travaillent régulièrement sur les questions liées aux violences sexuelles dans le cadre de conflits (CRSV, de l'anglais Conflict-Related Sexual Violence). Elles sont le fruit d'une réflexion sur le fait qu'en tant qu'entreprise collective, le journalisme doit faire davantage pour définir et partager les meilleures méthodes d'interview. L'objectif est d'assurer une couverture plus précise et plus perspicace tout en réduisant le risque de préjudice supplémentaire pour ceux qui ont le courage de raconter leur histoire.

DANS QUEL BUT?

Les présentes lignes directrices sont issues d'une série de conversations entre journalistes et réalisateurs expérimentés, ayant régulièrement travaillé sur des articles et reportages traitant de la violence sexuelle et de la torture dans des pays touchés par un conflit.

Tous ceux qui travaillent sur ces sujets le font avec les meilleures intentions. Mais à un moment ou à un autre, chacun d'entre nous s'est déjà posé la question : est-il possible que je sois en train de faire du mal aux personnes dont j'essaie de raconter l'histoire ?

Les membres des médias, sont souvent les premiers à interroger les survivants de violences sexuelles dans des situations de conflit, mais bénéficient rarement de la formation ou du soutien dont ils ont besoin.

Les directives répertorient ces questions en huit domaines de compétences clés, indispensables à tout journaliste ou réalisateur travaillant sur les CRSV. Ces huit propositions sont conçues pour une appréciation en profondeur ou comme base de référence rapide à partager entre collègues. Elles se veulent pratiques et adaptées aux réalités du terrain.

Bien que celles-ci aient été rédigées par des travailleurs des médias pour des travailleurs des médias, elles sont le fruit d'une série de conversations beaucoup plus larges. Lors de la création de ces documents, nous avons consulté des personnes ayant survécu à des violences sexuelles liées aux conflits (dont certaines sont des militantes et toutes sont des expertes), des cliniciens en traumatologie, des travailleurs sociaux et des avocats, ainsi que des photographes, des cinéastes, des journalistes et des rédacteurs.

Il s'agit d'un sujet complexe. Ces lignes directrices ne couvrent pas toutes les situations auxquelles un travailleur des médias peut être confronté, et il est inévitable que tout le monde ne soit pas d'accord avec toutes nos recommandations.

Néanmoins, nous nous sommes efforcés d'équilibrer deux vérités. La première tient au fait que si ces actes de violence ne sont pas documentés, il n'y a aucune chance qu'ils cessent. La seconde est en lien avec le fait qu'en matière de violence sexuelle, chaque victime possède sa propre histoire et que celle-ci ne nous appartient pas.



ET ENSUITE?

Nous avons créé ces lignes directrices pour ouvrir le débat et générer une prise de conscience. Elles sont conçues pour être partagées. Aussi, merci de les transmettre à quiconque pourrait en bénéficier.

Si vous souhaitez en savoir plus sur le travail du Dart Centre, veuillez vous inscrire à notre liste de diffusion, [ici](#). Nous vous invitons à nous faire part de vos commentaires et avons hâte d'assister au dialogue qui s'établira sur ces questions.

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Cette ressource a été produite par [Dart Centre Europe](#), réseau et ressource pour journalistes et réalisateurs travaillant sur les traumatismes et la violence, et le premier remerciement est donc adressé à tous ceux qui ont contribué aux discussions du Centre au fil des années. L'équipe principale d'organisation et de rédaction est composée de [Gavin Rees](#), [Samira Shackle](#), [Stephen Jukes](#), [Juliana Ruhfus](#), [Leslie Thomas](#) et [Christina Lamb](#).

Merci également à tous ceux qui ont participé à nos consultations directes.



Ce projet a été rendu possible grâce au financement de l'UK Foreign Commonwealth and Development Office Preventing Sexual Violence Initiative.

Dart Centre Europe

Numéro d'enregistrement de l'association caritative en Angleterre et au Pays de Galles : 1172731

N'hésitez pas à nous contacter. Les suggestions sont les bienvenues. covering.crsv@dartcentre.org

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Veillez
envisager
d'imprimer
uniquement les
pages de l'article
en tons gris

#1.

TROIS QUESTIONS FONDAMENTALES

**SUIS-JE
SUFFISAMMENT
PRÉPARÉ(E)
POUR CELA ?**

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

#1.

TROIS QUESTIONS FONDAMENTALES

SUIS-JE SUFFISAMMENT PRÉPARÉ(E) POUR CELA ?

Parler aux médias des violences sexuelles dans une zone de conflit suppose un risque élevé pour toute victime souhaitant s'exprimer. Ces lignes directrices vous donneront une meilleure idée de ce qui est en jeu.

Traiter des violences sexuelles liées aux conflits (CRSV) compte parmi les tâches les plus difficiles qu'un journaliste soit susceptible d'entreprendre, et suppose une réflexion approfondie. Avant de vous lancer, assurez-vous de faire des recherches sur les dimensions suivantes:

- **Ce qu'est la CRSV et comment le viol et les autres formes de violence sexuelle ont un impact sur les individus et leurs communautés?**
- **Comment interviewer les survivants de manière sensible et en tenant compte des traumatismes?**
- **Quelles sont les forces politiques en jeu et le contexte sécuritaire dans la région locale, la dynamique de genre ? Quelles sont les attitudes culturelles à l'égard de la violence sexuelle?**
- **Quels choix visuels devriez-vous peut-être faire ? Allez-vous photographier ou filmer les individus? Comment et où ? Seront-ils anonymisés?**
- **Quel est votre propre niveau de préparation psychologique et les raisons pour lesquelles c'est important?**

Nous avons appelé ce guide "Le travail du journaliste *traitant des violences sexuelles commises en période de conflit*", mais tout au long de ce texte, nous utiliserons l'acronyme standard anglophone CRSV (« conflict-related sexual violence »).

Les CRSV font référence aux actes de violence sexuelle, par exemple, le viol, la prostitution forcée, le mariage forcé, la stérilisation forcée et d'autres crimes similaires qui peuvent être liés à un conflit. Ces crimes sont généralement commis dans la poursuite d'objectifs militaires ou politiques prémédités, ils relèvent donc des catégories juridiques de génocide et de crimes de guerre. Les CRSV sont beaucoup plus répandues que ne le suggère l'expression « viol en temps de guerre ».

Le terme s'applique également aux situations instables dans lesquelles les insurgés, les paramilitaires ou les forces de l'État utilisent les abus sexuels comme un outil d'assujettissement des populations locales et de motivation des combattants. Ces violences touchent aussi bien les hommes que les femmes et les enfants.

Ces crimes ont un impact dévastateur sur les survivants et leurs communautés, notamment parce que les CRSV peuvent rompre les liens sociaux, mettre les individus concernés dans une situation où on les fuit et où ils se retrouvent isolés de la famille, des amis et des voisins qui auraient, dans d'autres cas, fourni un soutien et contribué au rétablissement. Elles ont également des conséquences intergénérationnelles, pour les enfants nés suite à un viol, et peuvent conduire à une stigmatisation persistante et à de nouvelles violences.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Notre rôle de journalistes et de réalisateurs

Les membres des médias sont souvent les premiers à interviewer les survivants et le font souvent en s'exposant à d'importants risques personnels, en attirant l'attention sur des questions qui exigent une action publique plus large. Aucun journaliste effectuant ce travail ne veut nuire à ses sources, mais le risque est néanmoins toujours clairement là. Même avec les meilleures intentions, des erreurs dans les entretiens et les reportages peuvent donner l'impression aux survivants d'être invalidés et exploités. Les sources et leur familles peuvent être exposées à la honte, voire, dans certains cas, à des répercussions violentes.

En 2018, un reportage a été publié sur les retours des survivants de CRSV concernant leur interview par les médias. Leurs réponses donnaient à réfléchir. Quarante-vingt-cinq pour cent d'entre eux faisaient état de pratiques journalistiques contrevenant à deux directives de bonnes pratiques existantes pour les journalistes, l'une publiée par le Dart Center, l'autre par une organisation des Nations Unies œuvrant pour la protection des survivants.^[a] Parmi les problèmes identifiés dans le reportage, on comptait :

« Des violations claires sous la forme de promesses de contrepartie financière ou d'aide, de divulgation d'identité sans consentement, ou de pressions pour révéler les détails de leurs expériences de viol et d'agression sexuelle... le fait de poser des questions profondément personnelles et intimes aux femmes au sujet des attaques, ou des journalistes suggérant qu'ils étaient en mesure d'aider la communauté yézidie en publiant les histoires de femmes. »^[b]

La formation en environnement hostile, visant à préparer les journalistes à assurer leur sécurité dans des situations à hauts risques, est désormais la norme, mais la plupart des journalistes ne bénéficient toujours d'aucune formation appropriée et de très peu de conseils pour travailler avec les survivants de traumatismes.

Qu'est ce qu'une bonne préparation ?

Lors de tout déplacement pour reportage, en particulier dans une zone à hauts risques, le temps étant compté, il convient de réfléchir à ces diverses choses à l'avance :

1. Le type de préparation nécessaire avant de sortir à l'extérieur. Ceci inclut l'investigation locale, l'évaluation des risques, etc.
2. Un engagement à plus long terme pour approfondir les aptitudes professionnelles. Ceci découle de la formation, d'un engagement à comprendre les problèmes et d'une ouverture d'esprit sur l'échange réciproque et le partage d'idées avec d'autres collègues.

Préparation spécifique à la mission

Avant d'entamer votre déplacement, il est probable que vous ayez déjà l'habitude de mener des évaluations de risques pour votre sécurité et celle de votre équipe. (Si ce n'est pas le cas, consultez la boîte de ressources ci-dessous.) Dans le même temps, en couvrant des CRSV, vous devez également réfléchir à la façon dont votre plan de reportage pourrait affecter la sécurité physique et psychologique de toutes les sources avec lesquelles vous travaillez.

Questions à poser :

- Avez-vous étudié la dynamique locale des jeux de pouvoir et la situation en matière de sécurité sur le terrain de façon à être en mesure de prendre de bonnes décisions non seulement concernant votre propre sécurité, mais aussi concernant celle de ceux que vous interviewez ? [voir **#2**]

[a] Voici **le guide du Dart Centre** publié pour la première fois en 2011 ; et **une série de directives** publiées par une coalition d'ONG, le Global Protection Cluster, sur le travail du journaliste sur les violences sexistes dans les contextes humanitaires.

[b] Johanna E. Foster and Sherizaan Minwalla, 'Voices of Yazidi Women: Perceptions of Journalistic Practices in the Reporting on Isis Sexual Violence,' *Women's Studies International Forum* 67 (2018): 53–64.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

- Qui facilitera vos entretiens avec les survivants ? S'agira-t-il d'un fixe, d'une ONG ou de personnes d'influence au niveau local ? Existe-t-il un risque que le consentement ne soit pas entièrement volontaire ? [voir [#2](#) et [#3](#)]
- Comprenez-vous suffisamment bien le contexte culturel et religieux, y compris les attitudes locales à l'égard du CRSV, la discrimination fondée sur le sexe et les déséquilibres de pouvoir au sein des familles ?
- Comprenez-vous suffisamment les risques que les contributeurs peuvent prendre ? [voir [#2](#)]
- Êtes-vous au courant des lois locales en vigueur dans la région et des implications que la divulgation pourrait avoir pour la sécurité des sources et leur capacité à demander une réparation judiciaire supplémentaire si elles le faisaient ? (Dans certaines juridictions, le simple fait d'être victime d'un viol peut entraîner des poursuites pour adultère.)
- Qu'en est-il de votre propre préparation psychologique ? Êtes-vous, aujourd'hui, à titre personnel, bien placé pour entreprendre ce travail ? [voir [#6](#)]

Degré de préparation de routine

Certains autres types de préparation nécessitent un rodage plus long et il est préférable de les mettre en place bien avant une affectation spécifique. Idéalement, vous devriez pouvoir participer à une formation pertinente. Mais si ce n'est pas le cas, d'autres voies telles que l'auto-formation ou le mentorat efficace par des collègues bien informés peuvent être inestimables.

Posez-vous les questions suivantes :

- Disposez-vous d'un plan de sécurité numérique efficace pour protéger l'anonymat des sources et sécuriser les rushes ? [voir la boîte de ressources [#2](#)]
- Avez-vous étudié les stratégies d'interview de personnes traumatisées qui sont victimes de violences sexuelles ? Nous listerons ici des considérations spécifiques que vous devez connaître. [voir [#4](#) and [#5](#)]
- Comprenez-vous l'idée de consentement valable et avez-vous réfléchi à la manière de l'aborder ? [voir [#3](#)]
- Si vous filmez ou prenez des photos, avez-vous réfléchi à la façon de gérer l'anonymat et de faire en sorte que les survivants qui témoignent se sentent à l'aise pour le faire ? [voir [#8](#)]

Considérations à l'intention des rédacteurs

Au cours du processus de consultation ayant mené à la rédaction des présentes directives, toutes les personnes à qui nous avons parlé, rédacteurs et journalistes, tant ceux vivant dans les pays touchés par les CRSV que ceux vivant à l'extérieur, ont souligné le rôle des rédacteurs et des commanditaires de reportages vidéo dans la protection des sources. Les journalistes sur le terrain ne travaillent pas en vase clos : ils ont une responsabilité envers les publications ou les diffuseurs.

La déconnexion qui existe entre le bureau et le terrain peut cependant constituer un problème majeur. Dans le meilleur des cas, l'éloignement entre la salle de rédaction et les événements peut supposer un jugement plus impartial sur un reportage. Mais cela peut aussi signifier une moindre compréhension du contexte et du risque de préjudice pour les survivants. Dans certains cas, des pressions sont exercées sur les journalistes sur le terrain pour obtenir le reportage à tout prix.

De même, les rédacteurs ne disposent pas d'un contrôle intégral sur ce qui se passe sur le terrain. Les journalistes et les réalisateurs travaillent généralement sous une pression énorme et peuvent avoir parcouru

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

une longue distance en s'exposant à de grands risques personnels ; un pigiste peut même avoir déboursé son propre argent pour se rendre dans une zone de conflit. Dans ces conditions, on peut aisément être amené à prendre des raccourcis : on va avoir tendance à mener des entretiens trop extractifs, à ne pas nécessairement obtenir un consentement proprement éclairé, ou à ne pas prendre des mesures suffisantes pour protéger l'anonymat des survivants.

Une meilleure communication peut aider à éviter bon nombre de ces dangers. Les journalistes doivent avoir le sentiment qu'ils peuvent partager leurs préoccupations éthiques avec leur rédacteur et qu'ils ne seront pas pénalisés pour avoir donné priorité à la sécurité physique et émotionnelle des survivants vulnérables plutôt qu'à l'objectif d'une publication.

Nous explorerons ces questions plus en profondeur tout au long du guide. Mais voici une courte checklist à l'intention des rédacteurs qui affectent un article lié aux CRSV à des journalistes :

- Avez-vous parlé des règles de base que les journalistes doivent suivre lorsqu'ils travaillent avec des survivants dans des circonstances vulnérables ?
- Avez-vous « planifié » les choix visuels qui peuvent être nécessaires pour protéger l'identité et la dignité des sources ? Ce ne sont pas des choses faciles à décider sur le moment.
- Est-ce la bonne mission pour ce journaliste, en ce moment ? Existe-t-il un risque de surcharge, lié au fait de couvrir trop de missions traumatisantes d'affilée ?
- Le journaliste sait-il qu'il peut aborder toute question éthique avec vous ?
- Savez-vous si le journaliste a pu consulter des contenus comme la présente ressource ?
- Enfin, avez-vous envisagé de dispenser une formation appropriée traitant de la réalisation d'interviews auprès de survivants de traumatismes ? En règle générale, ce n'est malheureusement pas inclus à la formation traitant du travail en environnement hostile. Vous pouvez en savoir plus sur ce que votre organisation peut faire pour soutenir et protéger les journalistes travaillant sur des missions liées aux traumatismes dans [ce guide de Dart Centre Asia Pacific](#).

Les sections [#7](#) et [#8](#) traitent des questions liées à la publication et à la diffusion de façon plus détaillée.

Ressources supplémentaires : aperçu

Tout d'abord, nous encourageons tout le monde à lire le projet de [Code Murad](#). Il s'agit d'une initiative qui distille des principes minimaux de bonnes pratiques pour toute personne en contact direct avec des survivants de CRSV - qu'il s'agisse d'un journaliste, d'un avocat, d'un enquêteur criminel ou d'un défenseur des ONG. Il est le fruit d'une consultation approfondie avec des groupes de survivants ainsi que des organismes professionnels.

Le Dart Center consacre une section de son site web à la couverture de [la violence sexuelle](#). Vous y trouverez également cette fiche-conseil du [Dart Centre Europe](#) qui offre une vue d'ensemble résumée.

Des ressources pour l'évaluation et la planification des risques sont incluses dans le point [#2](#).

CLIQUEZ
ICI POUR
PARTAGER CETTE
SECTION :



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

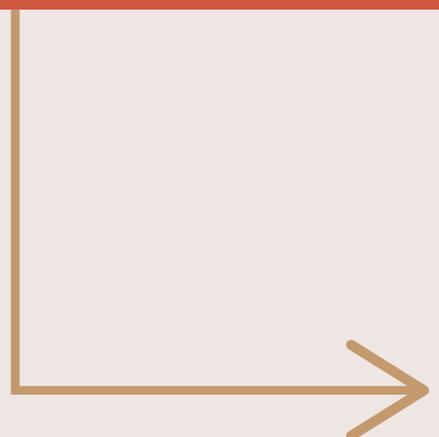
#8

Veillez
envisager
d'imprimer
uniquement les
pages de l'article
en tons gris

#2.

TROIS QUESTIONS FONDAMENTALES

DEVONS-NOUS
INTERVIEWER
CETTE PER-
SONNE, À CE
MOMENT ET À
CET ENDROIT ?



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

#2.

TROIS QUESTIONS FONDAMENTALES

**DEVONS-NOUS
INTERVIEWER
CETTE PERSONNE,
À CE MOMENT ET
À CET ENDROIT ?**

L'évaluation de la sécurité de la source est de la responsabilité des journalistes à tous les niveaux, le journaliste sur le terrain, le rédacteur en salle de rédaction et les collègues qui suivent le même sujet.

Lorsqu'ils couvrent les CRSV, les journalistes doivent effectuer une évaluation des risques sur la sécurité de leurs sources, tout comme ils le font pour eux-mêmes. Les questions fondamentales à se poser sur la diligence requise sont les suivantes :

- **Ai-je suffisamment de temps pour mener correctement cet entretien ? Ces conversations ne doivent pas être précipitées. Si ce n'est pas le cas, comment pourrais-je faire différemment pour éviter de causer du tort ?**
- **Cet environnement est-il sûr ? Qui est dans la pièce et qui ne devrait pas y être ? Est-ce que je comprends suffisamment bien les dynamiques de pouvoir pour être en mesure d'évaluer les conséquences potentielles pour ma source ? Y a-t-il un sentiment de contrainte ?**
- **Cette personne est-elle la bonne personne à qui parler ? Est-ce qu'elle/qu'il/qu'ils est/sont suffisamment stable(s) émotionnellement, à ce moment, pour avoir cette conversation ? Si ce n'est pas le cas, qui pourrait l'être ?**

Il est possible que vous ayez dû faire un long voyage, en prenant d'importants risques personnels, mais parfois, l'éthique de la situation peut exiger l'adoption d'un nouveau plan. Les rédacteurs ainsi que les personnes sur le terrain doivent en assumer la responsabilité. Une conversation serait-elle utile ?

Ai-je assez de temps pour faire ça ?

Les journalistes travaillent dans des conditions de contrainte temporelle intense. Toutefois pour vous entretenir avec un survivant de CRSV en étant sensible à ses traumatismes, vous devez prévoir suffisamment de temps.

- Vous devez pouvoir prendre le temps de vous entretenir avec le survivant.
- Si vous n'avez pas assez de temps, pouvez-vous réorganiser votre journée ?
- Pouvez-vous mener l'entretien différemment, par exemple, en posant des questions factuelles plutôt que de pousser le survivant à raconter les détails d'une expérience traumatisante.
- Devriez-vous parler à une source fiable qui n'a pas elle-même été directement exposée ?

Ce type de planification peut impliquer des personnes autres que vous et le survivant. Si l'entretien est organisé par un intermédiaire comme une ONG ou un groupe local d'anciens, parlez-leur du temps dont vous disposerez pour planifier votre approche en conséquence.

Vous devez, également, évidemment, impliquer les survivants dans cette planification autant que possible. Si votre

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

propre emploi du temps est flexible, demandez-leur à l'avance s'il y a un moment particulièrement propice pour parler, et à quel moment ils sont susceptibles d'avoir le plus d'énergie pour mener une conversation qui pourrait être épuisante. Le fait de redonner de la flexibilité aux sources est un moyen simple mais très efficace de leur donner l'impression d'avoir un certain contrôle sur le partage de leur histoire.

Est ce un endroit sûr pour une interview ?

Vous avez probablement l'habitude de penser à la sécurité physique des zones dans lesquelles vous travaillez. Mais lorsqu'il s'agit d'interroger un survivant, vous devriez pousser cette réflexion plus loin encore. Commencez par vous poser quelques questions simples, de type Qui est dans la pièce et Pourquoi :

- Y a-t-il des anciens de la communauté, des figures d'autorité ou des gens armés ?
- Y a-t-il des personnes qui font partie de réseaux connectés aux auteurs ?
- Y a-t-il quelqu'un qui n'a pas besoin d'être là ?

Même si les auteurs des violences ne sont pas dans la pièce, vivent-ils toujours dans la communauté et pourraient-ils entendre parler de l'entretien ? Le lieu est-il discret et que pouvez-vous faire pour éviter que les survivants soient stigmatisés par leur communauté ou les membres de leur famille... ?

Ne ramenez pas les personnes interviewées dans les lieux où les événements se sont déroulés à moins que vous ne sachiez vraiment ce que vous faites. Cela pourrait déclencher des réactions traumatiques intenses.

Bien qu'il puisse être difficile d'arbitrer ce genre de situation, rappelez-vous que vous êtes celui qui est aux commandes de l'interview, et que si celui-ci semble être mené sous la contrainte, ou comporte un risque potentiel de mettre le survivant en danger, vous ne devriez pas le faire. Les rédacteurs ont également un rôle à jouer ici, car la pression de la salle de rédaction peut peser sur l'esprit d'un journaliste confronté à un défi éthique.

Il peut également y avoir des personnes présentes, que vous avez amenées avec vous :

- Si vous diffusez vos images, vous est-il possible de réduire au strict minimum l'équipe qui vous accompagne ?
- Si vous travaillez avec un photographe, lui est-il possible de prendre les photos séparément ou après l'interview, afin que le survivant ne soit pas photographié en même temps qu'il parle d'événements traumatisants ?
- Si vous travaillez avec un interprète, est-ce la bonne personne pour ce travail ? Comprend-il les questions abordées et les sujets lui ont-ils été présentés lors d'un entretien orienté sur les traumatismes ?
- Le survivant se sent-il à l'aise pour parler alors que des personnes du sexe opposé sont présentes dans la pièce ? Il n'est pas nécessairement exigé que des femmes interviewent les femmes, ni que des hommes interviewent les hommes, mais c'est une question à prendre en considération.
- Quelle que soit la sensibilité d'un intervieweur masculin, dans la majorité des cas, une femme victime se sentira probablement plus en sécurité en étant interviewée par une femme ; si ce n'est pas possible, faites en sorte qu'une collègue puisse être présente.
- Aussi sensible que soit un enquêteur masculin, dans la majorité des cas, une femme victime se sentira probablement plus en sécurité si elle est interrogée par une autre femme ; si cela n'est pas possible, une collègue féminine doit être présente. Dans la mesure du possible, demandez au survivant ce qui le mettrait le plus à l'aise. Y-a-t-il quelqu'un qu'il souhaiterait avoir sur place, comme un parent ou un ami de confiance ? Si vous interrogez un mineur, son tuteur doit **toujours** être présent. (Interviewer des enfants et des jeunes sur la violence sexuelle requiert des compétences spécifiques et une diligence supplémentaire. Demandez-vous si c'est vraiment quelque chose que vous devriez faire.)

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Est-ce la bonne personne à interviewer ?

Posez vous ces questions simples :

- Avez-vous besoin de cette interview, apporte-t-elle quelque chose, ou avez-vous déjà suffisamment de matière ?
- Sont-ils en mesure de comprendre ce qu'on leur demande ?
- Y a-t-il des attentes cachées ? Attendent-ils de leur conversation avec vous des résultats qui ne sont pas réalistes ?

Souvent, dans les contextes de conflit ou d'après-conflit, les ONG travaillant sur le terrain sont le point d'accès des journalistes, et ce peut être elles qui organisent pour vous les échanges avec les survivants de violences sexuelles. Vous pouvez vous retrouver dans une situation où l'ONG va planifier un programme chargé de rencontres et d'interviews avec les journalistes pour une même personne ou un même petit groupe de personnes. Le fait de répéter encore et encore leur récit dans un court laps de temps peut être très pénible pour des personnes ayant subi un traumatisme. Cela peut également avoir des répercussions juridiques pour le survivant puisque si les différents entretiens qu'il a donnés se contredisent légèrement, cela peut potentiellement compromettre ses chances de demander réparation par la suite. [voir box dans la section **#3**]

Compte tenu de la contrainte de temps sous laquelle les journalistes exercent, il est facile de se laisser aller à suivre les recommandations des ONG. Mais cela vaut la peine d'avoir une conversation sur les exigences imposées aux survivants que vous interviewez. Cela peut être aussi simple que de demander combien de fois ils ont été interviewés. Faites également preuve de créativité : si vous voyagez en groupe de journalistes, est-il possible de mettre en commun certaines parties de vos recherches, de sorte que le survivant n'ait à partager son récit qu'une seule fois ?

En 2019, interrogé par la *Columbia Journalism Review*, Skye Wheeler de Human Rights Watch donnait son avis sur les pratiques journalistiques et de recherche qui lui semblaient contraires à l'éthique dans l'exercice de ce travail auprès de survivants de violences sexuelles dans les camps de réfugiés rohingyas au Bangladesh :

« Sans l'ombre d'un doute, nous pouvons regarder en arrière et affirmer que les choses ne se sont pas bien passées. Les personnes ont été réinterviewées à de trop nombreuses reprises. » ^[a]

Un élément clé, qui peut être difficile à évaluer, est de savoir si une personne se sent suffisamment stable psychologiquement pour donner une interview. Si une personne connaît des niveaux de détresse particulièrement élevés, par exemple dans les suites immédiates d'un incident traumatique, il se peut qu'elle ne le soit pas. N'oubliez pas que la violence sexuelle à l'encontre des femmes ne produit de manière isolée. Une survivante peut avoir récemment subi d'autres types de violence, perdu des membres de sa famille ou avoir été déplacée.

Il peut être intimidant de penser à évaluer la sécurité émotionnelle et physique de votre source, ainsi que la vôtre. La solution est souvent d'impliquer les personnes de façon plus globale dans le choix du contenu de l'interview et de leur donner un certain contrôle sur la façon dont celui-ci se déroulera. Bon nombre de ces questions se chevauchent avec la question du consentement, nous nous pencherons davantage sur ce sujet dans la section **#3**.

[a] Voir: <https://www.cjr.org/analysis/rohingya-interviews.php>

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Stigmatisation et erreurs commises dans le travail de journalisme

Demandez-vous si le fait d'approcher quelqu'un risque de compromettre sa sécurité et sa vie privée. Dans certaines sociétés, le simple fait d'être soupçonné d'avoir été violé peut conduire à l'humiliation, à l'ostracisation et même à de nouvelles violences.

Voici un exemple irakien de la façon dont les choses peuvent mal tourner lorsque les journalistes ne sont pas pleinement informés du contexte.

Johanna Foster et Sherizaan Minwalla ont exploré à travers une série de 26 interviews les perceptions des femmes yézidiennes sur la nature et l'impact des reportages médiatiques sur les femmes et les filles ayant survécu à la captivité, au viol et à la traite sexuelle par Daech. Elles ont exposé leurs conclusions dans un document de recherche datant de 2018. ^[b] En voici quelques extraits :

« Comme beaucoup de femmes à travers le monde, les femmes yézidiennes sont confrontées au dilemme sexiste familier de devoir faire passer les besoins de la communauté avant les leurs.

« Plus précisément, elles ont été confrontées à la décision de se sacrifier en offrant leurs histoires traumatisantes au monde, malgré les risques personnels physiques, les risques pour leur réputation et les risques émotionnels. En effet, les femmes yézidiennes ont été directement encouragées à le faire par les hommes yézidis, en l'absence de toute preuve concrète... [leur] assurant qu'elles ne seraient pas stigmatisées pour avoir perdu leur honneur ou maltraitées ou rejetées par leur famille et leur communauté, en particulier sur le long terme. »

L'une des femmes yézidiennes interrogées a déclaré :

« Au début, quand je suis revenue [de l'État islamique], un comité est venu avec un enregistreur et m'a dit qu'ils allaient enregistrer mon récit, et j'ai refusé alors ils sont allés voir mon beau-frère et lui ont dit : 'elle ne veut pas nous parler.'

« D'autres contraintes venaient s'ajouter à cela : les femmes yézidiennes vivaient dans des camps desquels elles étaient dépendantes, et elles se sentaient redevables ou obligées de satisfaire les demandes des prestataires de services humanitaires, du personnel des camps et des journalistes, qui ont tous exercé une pression supplémentaire sur les survivantes pour qu'elles racontent leur histoire. »

La couverture journalistique du sujet est venue renforcer la probabilité de stigmatisation, avec des articles faisant les unes de journaux à sensations, du type : « Une femme yézidienne détenue comme esclave sexuelle pendant trois mois par l'État islamique et violée en groupe évoque ses horribles souffrances », « L'État islamique vend des filles esclaves sexuelles « au prix d'un paquet de cigarettes » et « Les femmes yézidiennes subissent des opérations de « restauration de la virginité » après avoir été violées par Daech.»

[b] Johanna E. Foster and Sherizaan Minwalla, 'Voices of Yazidi Women: Perceptions of Journalistic Practices in the Reporting on Isis Sexual Violence,' *Women's Studies International Forum* 67 (2018): 53–64.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Ressources supplémentaires : sécurité

Il existe plusieurs guides sur la sécurité des missions dangereuses publiés par des organisations de soutien et de protection des médias. Nous vous recommandons de commencer par les aperçus fournis par le **CPJ** (Comité pour la protection des journalistes), l'Alliance ACOS et le **Rory Peck Trust** (adaptés aux freelances), mais il existe de nombreuses autres ressources pertinentes. (Ces mêmes organisations peuvent également vous conseiller sur l'accès à la formation et à d'autres types de soutien).

Safe and Secure de la Doc Society est conçu pour les cinéastes. Outre des conseils sur la sécurité physique, il offre des précieuses recommandations qui seront utiles à tout journaliste sur la protection des membres de l'équipe et des collaborateurs contre les menaces de sécurité juridique et numérique, deux aspects cruciaux qui sont souvent négligés. Le réseau Global Investigative Journalism propose également une page de **ressources détaillées**.

Si vous êtes rédacteur en chef ou responsable, n'oubliez pas de consulter l'**outil d'évaluation de la sécurité de l'ACOS** destiné aux organes de presse et le guide du Dart Centre sur le travail avec des **pigistes exposés à des traumatismes**. Frank Smyth, du CPJ, a rédigé cet aperçu qui traite des **risques encourus par les journalistes** lorsqu'ils couvrent la violence sexuelle et sexiste.

CLIQUEZ
ICI POUR
PARTAGER CETTE
SECTION :



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

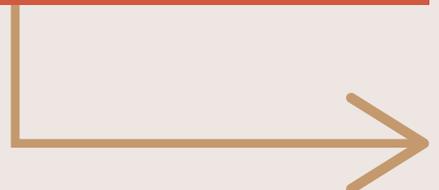
#8

Veuillez
envisager
d'imprimer
uniquement les
pages de l'article
en tons gris

#3.

TROIS QUESTIONS FONDAMENTALES

EST-CE QUE
LA PERSONNE
QUE
J'INTERVIEWE
COMPREND
PLEINEMENT
DANS
QUOI ELLE
S'ENGAGE ?



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

#3.

TROIS QUESTIONS FONDAMENTALES

EST-CE QUE LA PERSONNE QUE J'INTERVIEWE COMPREND PLEINEMENT DANS QUOI ELLE S'ENGAGE ?

Il ne suffit pas que quelqu'un dise « oui » à l'utilisation de ses mots ou la prises de photos la concernant. Le consentement n'a de sens que s'il est pleinement informé.

Ce n'est pas parce que quelqu'un accepte de parler ou se faire photographier qu'il sait vraiment ce que cela implique. Dire à quelqu'un ce que vous comptez faire n'est pas suffisant. Allez plus loin en vous assurant que la personne concernée comprenne les risques et ait véritablement le choix. Elle doit notamment savoir :

- **Comment se déroulera le processus d'interview ou de tournage,**
- **Quels événements et quels aspects de ces événements vous prévoyez d'aborder,**
- **Qui pourra voir les contenus et pendant combien de temps**

Le fait d'obtenir le consentement de la personne ne doit pas être vu comme un obstacle à surmonter mais plutôt comme une opportunité. Si votre source est consciente des risques et est pleinement consentante, vous obtiendrez une interview plus solide.

Le modèle journalistique standard d'obtention du consentement d'une personne interrogée découle de situations où des journalistes interviewent des personnalités publiques. Il s'agit souvent de personnes puissantes, qui comprennent les règles établies dans un jeu auquel elles sont habituées. L'objectif principal est de garantir l'accès au politicien ou à l'homme d'affaires et de faire en sorte qu'il en dise autant que possible, de préférence « on the record » avec mention claire et officielle de son nom.

Ce modèle est clairement inapproprié lorsqu'on travaille avec des contributeurs vulnérables, car l'équilibre des pouvoirs entre la source et le journaliste est inversé. De plus, le tout premier élément à prendre en compte dans les situations de CRSV doit être la protection de l'anonymat d'une source. Cela suppose de mettre de côté toute attente selon laquelle un survivant a le devoir de parler au public.

À un certain niveau, c'est une évidence que tout journaliste en est (ou devrait en être) conscient, mais à un autre niveau, l'héritage du modèle politique est si profondément enraciné qu'il peut encore piéger les journalistes. Si vous travaillez sur les CRSV, il peut être intéressant de prendre le temps de faire une pause et de vous assurer que vous partez d'un autre point de départ, que l'on peut appeler le « consentement valable » :

1. Premièrement, mettez de côté l'idée que le consentement éclairé consiste principalement à vous garantir l'accès à un interviewé et à amener quelqu'un à accepter un entretien. Ce n'est pas le cas. Il s'agit plutôt d'explorer les façons de construire une base plus sûre pour une interaction qui comporte des risques élevés. Si quelqu'un change d'avis et qu'il devient clair qu'il ne veut pas parler, alors considérez cela comme un bon résultat. Comme lors d'une audition, cela signifie simplement que la personne n'était pas faite pour ce rôle.
2. Deuxièmement, l'obtention du consentement n'est pas une action ponctuelle, une formalité quasi-légale

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

qui se tient uniquement au début d'une conversation. C'est un processus continu, une négociation au cœur de laquelle le droit de rendre compte de détails particuliers, ou même de l'ensemble de la conversation, peut être revisité à plusieurs reprises.

Ne faites jamais pression ni ne manipulez jamais quelqu'un pour qu'il parle de quelque chose d'aussi intime que la violence sexuelle. Il doit s'agir d'un choix libre et véritablement éclairé.

Qui peut donner son consentement ?

La seule personne qui peut donner son consentement est votre sujet. Si l'individu est mineur ou n'est pas, pour une raison quelconque, en mesure de porter un jugement en toute connaissance de cause, il se peut que vous ayez besoin du consentement **supplémentaire** d'un parent ou d'un tuteur.

Dans tous les cas, **et dans n'importe quelle situation, si vous ne disposez pas du consentement valable de la personne que vous interrogez, vous ne disposez tout simplement d'aucun consentement.** La parole d'un membre de la famille, de l'avocat de quelqu'un, d'un fixeur ou d'un intermédiaire d'ONG, selon laquelle il est acceptable de procéder à une interview, ne vaut pas consentement. La négociation doit se faire directement avec la source.

Si vous travaillez avec un interprète, vous devez vous assurer que la conversation qu'il a avec la source est bien celle que vous pensez avoir. Cela peut, comme l'explique la journaliste Jina Moore, être gênant. Cela peut supposer la prise de mesures supplémentaires. Vous devrez peut-être indiquer à votre interprète :

« Je suis désolé de me répéter, mais je veux m'assurer que mon objectif est clair : voici qui je suis. Voilà ce que je fais... » Et lorsque l'interprète dit : « Je lui ai déjà posé la question », vous dites : « Je comprends bien, oui, mais les règles de mon travail exigent que je lui pose directement la question, moi-même. Donc, si ça ne vous dérange pas d'interpréter ce que je dis pour que nous puissions le confirmer une fois encore... » [a]

Les dynamiques de pouvoir peuvent être opaques et les survivants peuvent être soumis à une pression pour parler, alors que ce n'est pas dans leur intérêt supérieur. En tant que journaliste, vous avez le devoir de fouiller toutes les dimensions potentielles de la vulnérabilité, avant de supposer qu'une personne est en capacité d'exercer un véritable choix en donnant son consentement.

Un interviewé potentiel dans le contrecoup immédiat d'une attaque (des minutes et des heures après bien sûr, mais aussi peut-être des jours plus tard) ne sera probablement pas en mesure d'accorder un consentement valable. Il peut y avoir un moyen de rapporter ce qui s'est passé en s'appuyant sur des informations générales, à condition que cela puisse être fait selon des modalités dont vous êtes certain qu'elles ne mèneront pas à l'identification d'un survivant individuel. Mais gardez bien en tête qu'une personne dans une telle situation n'est pas en mesure de décider de renoncer ou non à son droit à l'anonymat. Elle le pourra une fois qu'une plus grande distance avec l'attaque se sera installée.

Travailler avec des interprètes

Si vous travaillez dans une région où vous n'êtes pas installé, votre relation avec les journalistes et interprètes locaux qui peuvent parler la langue et connaître la réalité du pays est cruciale. Toutefois vous ne pouvez pas partir du principe qu'ils sont conscients des traumatismes.

Vous devez vous assurer que la personne qui interprète :

- Comprend que le sujet peut être difficile du point de vue émotionnel.
- Comprend qu'elle ne doit pas faire pression sur les sources ni les inciter à s'exprimer.

[a] In Moore's article: [Five ideas on Meaningful Consent in Trauma Journalism](#)

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

- Ils doivent utiliser les approches de consentement éclairé et d'interview tenant compte des traumatismes. (Montrez-lui les ressources de ce guide)
- Ils ne doivent pas acculer la personne concernée à la détresse ou insister gratuitement sur certains détails.

Vous devez programmer de façon détaillée comment vous allez mener les interviews, aussi longtemps à l'avance que possible, y compris en vous entraînant à ce que vous allez faire. Ayez une conversation approfondie, avec les interprètes, sur les risques et sur les normes culturelles locales. Demandez également à votre guide de vous donner son retour sur la façon dont vous faites les choses et de vous indiquer s'il trouve difficile de traduire pour vous. Plus vous avez une relation de confiance, mieux c'est. Vous devez également vérifier comment ils vont personnellement et s'il y a un danger potentiel pour eux ou pour leur famille.

Qu'est-ce qui rend le consentement valable ?

Ce n'est pas parce que quelqu'un accepte de parler qu'il comprend parfaitement ce que cela implique.

Il est possible que la personne ne comprenne pas clairement le processus, ne sache pas ce que vous allez lui demander et à quel point cela pourrait être douloureux ; il est également possible qu'elle ne sache pas à quoi sa contribution pourrait servir. L'idée est d'éviter les surprises et tout ce qui pourrait causer des dommages ultérieurs. Vérifiez qu'avec votre interlocuteur vous êtes au clair sur les points suivants :

- Quel est l'objectif de la conversation
- Qui sera impliqué
- Existe-t-il des « sujets interdits » dont il préférerait ne pas parler
- Qui aura accès au reportage (et s'il sera potentiellement accessible via Internet partout dans le monde)
- S'il s'agit d'un reportage vidéo, combien de temps sera-t-il disponible et comment sera-t-il distribué
- Comment son anonymat sera protégé
- Existe-t-il une possibilité d'être pointé du doigt pour des abus en ligne



Si vous utilisez des images, il est recommandé d'impliquer la personne interrogée dans la prise de décision visuelle et de lui montrer ce que le monde verra de sa vie et de la communauté dans laquelle elle vit. Les journalistes rapportant le viol des femmes yézidiennes par l'Etat islamique pensaient avoir garanti l'anonymat des femmes en les photographiant avec le visage couvert. Mais les femmes elles-mêmes étaient clairement en mesure de s'identifier, par leurs yeux qui étaient visibles, et par le fait que les foulards individuels qu'elles portaient étaient très distinctifs. [voir **#8.**]

A des niveaux plus profonds et moins évidents, d'autres exigences s'imposent, si certains points tabous n'ont pas encore été clarifiés :

- Le film ou le reportage final contiendra-t-il les voix des auteurs ou des groupes qui les soutiennent ? Le fait de découvrir cela après coup peut être profondément déstabilisant. Un survivant peut avoir d'immenses difficultés à comprendre le principe du « droit de réponse » et à entendre qu'une tribune d'expression puisse être offerte à ses agresseurs. Il est préférable de l'expliquer dès la phase initiale.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

- Existe-t-il des attentes cachées qui n'ont pas été abordées ? Votre interlocuteur pense-t-il que le fait de vous parler apportera une aide directe à la communauté ? Ou attend-t-il de vous un soutien psychologique continu ou une amitié que vous n'êtes pas en mesure de lui donner ? [Plus d'informations à ce sujet dans [#6](#)].
- Les journalistes pensent rarement aux ramifications juridiques de leurs conversations avec les survivants des CRSV. Si votre source a l'intention de demander justice devant les tribunaux, le fait de parler aux journalistes pourrait entraver son cas. À ce stade, vous devriez également être conscient du fait que tous vos enregistrements et vos rushes peuvent être considérés comme des preuves.

Le processus judiciaire et le danger des récits multiples

Pour les victimes de violences, le processus juridique visant à obtenir réparation peut parfois être compromis par des entretiens multiples. Le journaliste colombien Jineth Bedoya explique ce qui suit :

« C'est l'un des plus gros problèmes que nous ayons dans les cas de violence sexuelle.

En Colombie, la loi dit que la victime n'est pas obligée de témoigner plus d'une fois sur les événements. Mais presque toutes les victimes sont obligées de donner plus de quatre versions et cela conduit évidemment à une "incohérence" des récits, ce qui conduit souvent à la détérioration des processus judiciaires, qui est encore aggravée lorsque la victime a donné son témoignage aux médias.

Malheureusement, les journalistes s'appuient sur les incohérences des témoignages pour essayer d'en recueillir « un vrai », mais ce que cela finit par générer, c'est la clôture des processus.

De même, le récit d'un acte criminel de violence sexuelle, sans procès, conduit à présenter des arguments de défense aux auteurs, qui, dans de nombreux cas, fondent leurs preuves sur les 'incohérences' que les victimes ont présentées dans le cadre d'une interview. Les juges ne tiennent jamais compte des circonstances, de la manière, de l'heure et du lieu dans lesquels le témoignage d'une victime est donné devant une caméra. Il est clair que l'effet sur le récit est différent dans une interview avec un journaliste et dans un entretien avec un psychologue ou un professionnel de santé. »

Jineth Bedoya Lima, qui a contribué à nos recherches, a été enlevée à deux reprises en Colombie, en mai 2000 et en août 2003. En 2001, elle a reçu le prix Courage In Journalism Award de l'[International Women's Media Foundation](#). Elle a également remporté le prix Golden Pen of Freedom décerné par l'[Association of Newspapers and News Publishers](#) en 2020.

Ressources additionnelles: consentement

Jina Moore, une journaliste américaine installée en Afrique de l'Est, explore plus en détail les questions du consentement dans ces deux remarquables articles : [Le piège de la pornographie](#) in Columbia Journalism Review mais aussi : [Five Ideas on Meaningful Consent in Trauma Journalism](#).

CLIQUEZ
ICI POUR
PARTAGER CETTE
SECTION :



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

#4.

Veillez
envisager
d'imprimer
uniquement les
pages de l'article
en tons gris

TROIS PRATIQUES ESSENTIELLES POUR
DES ENTRETIENS PLUS SÛRS

**PERMETTRE
AUX SURVIVANTS
DE PARLER À
LEUR MANIÈRE
ET À LEUR
PROPRE RYTHME**

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

#4.

TROIS PRATIQUES ESSENTIELLES POUR
DES ENTRETIENS PLUS SÛRS**PERMETTRE
AUX SURVIVANTS
DE PARLER
À LEUR MANIÈRE
ET À LEUR
PROPRE RYTHME**

Les personnes ayant subi des violences sexuelles ont été traitées par leur agresseurs comme des objets, et non comme des individus ayant le moindre contrôle sur ce qui leur arrive. Pouvez-vous inverser cette dynamique et permettre aux interviewés d'avoir leur mot à dire sur la façon dont ils raconteront leur histoire ?

La nécessité de traiter les personnes vulnérables avec considération, respect et dignité devrait être évidente. Mais qu'est-ce que cela implique en termes pratiques ?

En tant que journaliste interviewant une personne ayant survécu à ces violences, vous êtes dans une position de pouvoir, même si vous n'en avez pas l'impression. La confiance et la sécurité émotionnelle étant des éléments cruciaux, il est donc important que vous ne fassiez rien qui puisse faire écho à l'abus initial, même de façon minimale, comme précipiter les individus interviewés ou les inciter à une certaine réponse. Il peut être facile de perdre cet objectif de vue lorsqu'on a des échéances, dans un endroit dangereux.

Alors donnez priorité à la planification d'un temps suffisant pour la conversation et assurez-vous que votre interlocuteur sait :

- **Qu'il n'est pas nécessaire de répondre aux questions qui mettent mal à l'aise**
- **Qu'il est possible de s'arrêter à tout moment**
- **Que vous ne publierez aucun détail qu'il vous demanderait de ne pas publier**

Voyez d'abord votre interlocuteur comme une personne, et ensuite seulement comme une source, avec des contenus pour un reportage.

Les interviews avec les médias peuvent nuire aux survivants s'ils sont exploités ou menés de façon non sécurisée. Cette section traite des principes de base à appliquer pour mener des interviews sur le traumatisme, la section suivante, [#5], examine plus en détail les réactions traumatiques spécifiques et les défis qu'elles peuvent poser lors du travail avec des survivants.

Les journalistes craignent souvent, de manière compréhensible, que le simple fait de parler d'expériences déchirantes et douloureuses telles que les violences sexuelles ou la torture, nuise inévitablement à la personne interrogée. Ils craignent de faire remonter des choses qu'il vaudrait mieux taire. Ils peuvent également s'identifier à la détresse que ressent une personne lorsqu'elle raconte son histoire.

La plupart des experts en traumatologie qui travaillent avec des survivants d'abus sexuels estiment que ce n'est pas dans la *parole elle-même* que résident les dangers majeurs. Cela dépend davantage de la sécurité de la personne interrogée pendant la conversation, de la mesure dans laquelle elle a le contrôle sur ce dont on parle

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

et aussi de la manière dont son histoire est publiée par la suite [voir #7 et #8]. Un préjudice est susceptible de survenir lorsque les personnes se sentent jugées, non écoutées ou perçoivent qu'elles sont utilisées à des fins inavouées, par exemple pour être coupées pour un court insert sonore. Dans les interviews en situation de traumatisme, la confiance est une chose délicate, qui peut facilement être endommagée.

Il y a toutefois des exceptions à l'idée que le discours lui-même est sans conséquence. Par exemple, si un individu a vécu quelque chose d'intensément traumatisant dans le passé, qu'il a hermétiquement mis de côté et sur lequel il n'est jusqu'alors jamais revenu comme des abus sexuels subis dans l'enfance, alors la *parole en elle-même* peut être déstabilisante et comporter différents risques. En règle générale, faites attention à ne pas surprendre les gens avec des informations inattendues.

Comment rendre le processus plus collaboratif, moins extractif

Les personnes vivent le traumatisme sexuel comme une perte fondamentale de contrôle : quelque chose qui leur est arrivé et qu'ils n'ont pas été en mesure d'empêcher. Une façon de contrer cela consiste à abandonner une partie du contrôle que vous pourriez normalement exercer en tant que journaliste et à impliquer la personne interrogée dans les décisions concernant le processus journalistique. Le fait de laisser des choix, même mineurs, peut faire une grande différence.

Avant d'entrer dans les détails d'une conversation, vous devez :

- reconnaître que le fait de parler sera probablement difficile
- les impliquer pleinement dans la décision de l'endroit où ils aimeraient être interviewés
- dans la décision du moment de la journée qui leur conviendrait le mieux – quand auraient-ils le plus d'énergie pour la conversation et combien de temps aimeraient-ils parler ?
- aimeraient-ils que quelqu'un soit avec eux dans la pièce, un ami ou un parent par exemple, et si oui, qui ?
- penser à leur demander s'il y a quelque chose dont ils préfèrent ne pas parler
- les rassurer en indiquant qu'ils n'ont pas à répondre à quoi que ce soit qui les mette mal à l'aise

Il est de bonne pratique de demander aux individus interviewés, avant d'entamer la conversation, de vous dire comment vous, en tant qu'intervieweur, reconnaîtrez à quel moment ils en auront peut-être assez de parler et auront besoin d'une pause. Les personnes peuvent parfois se perdre dans les profondeurs de leur récit. D'ailleurs, la plupart d'entre nous éprouvent un fort désir subconscient de continuer le récit et de satisfaire la personne qui pose des questions. Les personnes interviewées peuvent ne pas être les mieux placées pour signaler qu'elles sont fatiguées ou que la conversation s'est orientée vers un territoire qui les met mal à l'aise et devient trop intense. Le fait de soulever cette question avant le début de l'entretien – et peut-être de convenir d'un signal spécifique – permet de suggérer de façon plus naturelle et moins perturbatrice des pauses ou un changement de piste vers un sujet plus sûr.

S'accorder sur les mots à utiliser

La section #7 aborde plus en détail les choix de mots à utiliser au moment de la publication. Pendant l'entretien proprement dit, assurez-vous d'utiliser des mots avec lesquels votre interlocuteur est à l'aise. Les expressions idiomatiques locales peuvent ou non être utiles ici. Il existe des règles claires. Par exemple, il n'est jamais approprié de décrire un agresseur comme une personne ayant une relation amoureuse avec la victime.

La plupart des personnes qui ont subi des violences sexuelles se décrivent comme des « survivantes », mais certaines pourraient penser que « victime » est un mot plus précis ; et d'autres voudront peut-être éviter les deux. Si vous avez des doutes sur les mots à utiliser, vérifiez auprès de votre interlocuteur et demandez-lui ce qu'il préfère. En général, il est toujours important de respecter la façon dont les gens se définissent.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Le pouvoir de l'écoute

Lorsque les personnes estiment qu'on les écoute, elles se sentent plus en sécurité et sont alors capables d'exposer leurs pensées plus efficacement. Savoir bien écouter est probablement la compétence la plus importante qu'un journaliste puisse apporter à une conversation avec un survivant d'un traumatisme. Il s'agit de donner de l'espace à son sujet et de poser des questions simples et relativement ouvertes, qui donnent aux gens le choix sur la façon dont ils veulent répondre, sans toutefois laisser un trop grand choix qui puisse finalement être écrasant.

N'oubliez pas que, comme indiqué dans la section **#2**, la vérification du consentement est un processus continu et non un événement ponctuel. Ainsi, il peut être souhaitable de faire précéder la question par une demande rapide de type « *peut-on aborder/vous semble-t-il acceptable d'aborder la question de...* » (un sujet ou un événement spécifique). Ensuite, permettez aux gens de répondre librement.

Katy Robjant, qui travaille avec des survivants de CRSV en RDC et dans d'autres structures, émet ce conseil spécifique à l'attention des journalistes :

« Plutôt que de poser des questions ouvertes sur les événements généraux, indiquez à votre interlocuteur qu'il y a quelque chose de spécifique dont vous aimeriez parler. Demandez-lui ensuite de vous en dire le plus possible sur cet événement ou ce sujet. Une fois qu'il vous a donné toutes les informations avec lesquelles il se sent à l'aise, il vous appartient d'en extraire les points saillants. C'est une façon d'éviter de forcer votre interlocuteur à parler de détails qu'il ne souhaite pas partager ou auxquels il ne veut pas penser. » [a]

Voici quelques conseils permettant d'assurer une écoute efficace :

- permettre des silences et donner aux personnes du temps et de l'espace pour rassembler leurs pensées
- utiliser des marqueurs oraux ou, si vous les enregistrez, des marqueurs non-oraux qui montrent que vous êtes toujours avec eux
- revérifier pour vous assurer que vous avez compris les points clés
- Savoir gérer son propre inconfort et ne pas lui permettre d'accaparer l'attention que vous devez réserver à votre interlocuteur

Essayez d'éviter de :

- terminer les phrases des personnes à leur place ou de couper brusquement l'enchaînement de leurs pensées (à moins qu'elles ne se perdent dans un souvenir – voir section **#5**)
- donner une impression de jugement, par exemple en adoptant une expression horrifiée lorsque quelqu'un raconte un événement, même lorsque celui-ci est effectivement horrible (le fait d'exprimer combien vous êtes concerné ou désolé est en revanche correct)
- Insister sur des détails graphiques ou physiques
- de dire aux personnes que vous savez ce qu'elles ressentent (il est peu probable que les personnes estiment que vous le puissiez)

Vous devez également être prudent lorsque vous dites aux personnes interviewées que vous avez vécu des expériences similaires, ou que vous partagez des détails autobiographiques. Dans certaines situations, cela peut aider à instaurer un climat de confiance et à développer la conversation ; dans d'autres, cela peut détourner l'attention de la personne interrogée et lui donner le sentiment que son expérience est minimisée ou mise de côté. (La nécessité de maintenir des limites saines est abordée plus en détail dans la section **#6**).

[a] Voir <https://dartcenter.org/resources/reporting-refugees-tips-covering-crisis>

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Bien gérer le temps et bien finir

Le titre de cette section, *Permettre aux survivants de disposer d'un espace pour parler à leur rythme et dans leur propre temps* ne signifie pas, cependant, que vous devez être entièrement passif dans l'orientation du temps de l'interview. Lorsque les gens sont vulnérables, le fait que la conversation soit jalonnée et orientée peut être bénéfique. Aussi, comme mentionné plus haut, il est important que vous soyez attentif à leur niveau d'énergie. (Si vous êtes dans la région pendant un certain temps, vous pouvez toujours proposer de revenir et de reprendre la conversation plus tard.)

Certains cliniciens parlent de la *règle des trois tiers*. Idéalement, le premier tiers de la conversation devrait se concentrer sur un moment et des expériences dans lesquels la personne interrogée se sente relativement en sécurité ; la partie médiane, sur les contenus les plus difficiles, par exemple les événements traumatiques eux-mêmes ; et la dernière section, sur le présent et l'avenir, soit tout ce qui aide le survivant à revenir dans l'ici et le maintenant. Vous ne devriez jamais laisser quelqu'un, à la fin d'une interview, encore complètement immergé dans le pire de ce qui lui est arrivé.

Essayez de terminer sur une note positive, mais ne forcez pas et ne faites pas semblant de croire que les choses sont plus positives qu'elles ne le sont en réalité. Vous pouvez demander aux personnes interviewées de vous indiquer ce qui leur a été utile pour faire face à cela, et ce qu'elles recommanderaient aux autres. Il n'est pas toujours facile de trouver un final solide. À tout le moins, vous pouvez toujours demander aux personnes interviewées ce qu'elles feront du reste de la journée. N'oubliez pas, bien sûr, de remercier les personnes et de tenir toutes les promesses que vous faites en termes de contact futur, d'envoi d'informations sur le reportage, etc.

CLIQUEZ
ICI POUR
PARTAGER CETTE
SECTION :



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Veillez
envisager
d'imprimer
uniquement les
pages de l'article
en tons gris

#5.

TROIS PRATIQUES ESSENTIELLES
POUR DES ENTRETIENS PLUS SÛRS

COMPRENDRE
L'IMPACT
CONTINU DU
TRAUMATISME
SUR LA
MÉMOIRE
ET LES
SENTIMENTS
DE SÉCURITÉ



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

#5.

TROIS PRATIQUES ESSENTIELLES POUR DES ENTRETIENS PLUS SÛRS

COMPRENDRE L'IMPACT CONTINU DU TRAUMATISME SUR LA MÉMOIRE ET LES SENTIMENTS DE SÉCURITÉ

Certaines connaissances de base sur les réactions aux traumatismes peuvent vous aider à naviguer dans des situations d'interview difficiles et à éviter les erreurs journalistiques qui en découlent.

Les interviewés risquent d'être bouleversés par le fait de revisiter des événements déchirants. La détresse en elle-même ne signifie pas que les gens ne sont pas en mesure de parler. Certaines réactions peuvent en revanche indiquer que les personnes interviewées ne se sentent plus en sécurité dans la conversation. Elles peuvent se dissocier, chercher une porte de sortie ou éprouver des réactions physiques similaires à celles ressenties au moment de l'attaque.

Le traumatisme est une expérience *bio-psycho-sociale* complexe ; la détresse s'exprime de diverses façons. En tant que professionnel des médias, vous n'avez pas besoin de maîtriser la science du cerveau, mais quelques informations de base et éléments d'introduction peuvent vous aider à faire des choix mieux éclairés :

- **savoir comment va la personne interrogée et quand elle pourrait avoir besoin d'une pause pour parler**
- **savoir comment éviter des styles de questionnement qui vous font passer pour un enquêteur et qui alimentent des émotions difficiles, comme la culpabilité et la honte**
- **savoir dans quelle mesure, il est raisonnable de se fier à l'exactitude de la mémoire de quelqu'un concernant un événement traumatique et comprendre pourquoi vous ne devriez pas insister sur d'éventuelles parties manquantes de son souvenir**

Le viol est l'une des expériences les plus traumatisantes qu'un être humain puisse subir. Il existe de nombreuses raisons pour lesquelles les survivants peuvent avoir des difficultés à trouver des mots pour parler de leur expérience. La honte et la peur de la réaction des autres peuvent être des facteurs importants qui empêchent de parler. En outre, le fait de parler du traumatisme peut susciter des sentiments intenses que les personnes concernées sont susceptibles de trouver trop douloureux et épuisant pour en parler. Parfois, le silence est la meilleure réponse.

Mais souvent, les mots pour décrire les choses peuvent être difficiles à trouver pour une raison différente, liée au fonctionnement de la mémoire humaine dans les situations traumatisantes.

Lorsqu'il est attaqué, l'humain passe en mode de survie. Les souvenirs sont toujours enregistrés, souvent même avec des détails précis, mais le cerveau ne les filtre pas nécessairement et ne les répertorie pas selon les principes de classement qu'il déploie habituellement. Au lieu de cela, il accorde la priorité à des systèmes de survie plus fondamentaux. Ainsi, il est courant que les personnes ayant été agressées sexuellement présentent des problèmes de mémoire liés au fait que celle-ci est plus fragmentée et désorganisée. On peut observer des lacunes ou des incohérences dans la chronologie qu'elles peuvent avoir des difficultés à comprendre. Certaines choses peuvent revenir avec une force exceptionnelle, tandis que d'autres seront masquées ou même complètement

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

absentes, dans un premier temps au moins..^[a]

Concrètement, pour vous en tant que journaliste, cela signifie que :

- Vous ne devriez pas vous attendre à ce qu'un survivant vous donne un compte rendu parfaitement cohérent ou logique de ce qui s'est passé. L'incohérence ne constitue en aucun cas une intention de tromper.
- Il serait injuste de s'attendre à ce que votre source corrige d'elle-même les divergences : elle n'est peut-être tout simplement pas en mesure de le faire. Si une chronologie précise est importante, recherchez d'autres moyens de vérifier les événements.
- Revenir en arrière et poser une question simple et visant à une clarification est généralement une bonne idée, à condition que ce soit fait de façon délicate. Toutefois, si vous rencontrez une lacune ou un obstacle dans la mémoire de quelqu'un, ne vous y engouffrez pas et ne cherchez pas à en tirer des informations. Ceci pourrait ramener un souvenir qui envahit l'interviewé de façon accablante [voir l'encadré ci-dessous].
- Les autres personnes avec lesquelles vous travaillez, par exemple les rédacteurs et les vérificateurs de faits, doivent également en être conscients.

Réagir à la détresse

La détresse ne se manifeste pas nécessairement comme on s'y attendrait. Vous pouvez rencontrer des gens qui semblent ne pas ressentir d'émotions et qui parlent des choses les plus terribles en adoptant un ton monotone et uniforme, ou d'autres qui relâchent la tension en riant à un moment de l'interview, ce qui peut vous sembler étrange ou déphasé. Il s'agit là de réactions naturelles, bien documentées, que les individus ont à la suite d'un traumatisme. Traitez chaque personne que vous rencontrez avec ouverture d'esprit et veillez à ne pas laisser entendre que vous pensez qu'il existe une bonne façon de répondre.

Lorsque les personnes parlent d'événements passés, elles peuvent refaire l'expérience des mêmes émotions et des mêmes sensations physiques que celles vécues au(x) moment(s) où elles ont été attaquées. Il peut s'agir d'une émotion légère, à peine perceptible, ou au contraire d'une émotion très forte, bien au-delà de la capacité de ces personnes à supporter ces sentiments.

Si une personne a une réaction forte, par exemple, si elle devient très agitée, se met à pleurer, etc., ralentissez les choses dans votre propre tête avant de vous précipiter à faire quoi que ce soit. Éteindre la caméra à la hâte ou interrompre l'entretien peut, involontairement, faire naître chez la personne interviewée un sentiment de honte, en laissant entendre qu'elle a tort d'avoir de tels sentiments. Faites également attention au contact physique : le fait de toucher quelqu'un peut être menaçant et déstabilisant, surtout si la personne ne s'y attendait pas. Au lieu de cela, vous pouvez :

- faire preuve d'un calme qui va servir de référence à l'échange
- dire à quel point vous êtes désolé que cela leur soit arrivé
- rappeler aux personnes qu'elles sont en sécurité, là, dans la pièce avec vous, que l'événement traumatique ne se produit pas maintenant
- leur demander ce qui pourrait les aider à ce moment- là. *Aimeraient-elles faire une pause dans l'interview ? Que font-elles habituellement lorsqu'elles se sentent comme ça ?*

[a] Pour une introduction utile à l'impact du traumatisme sur la mémoire des survivants d'agressions sexuelles, voir : G. Smith and S. Heke, 'From Report to Court: Psychology, Trauma and the Law' (2010), disponible [ici](#).

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Quand la personne interviewée se perd dans un souvenir

La dissociation est une réaction de survie courante qui se déclenche lorsqu'une personne est victime de violences sexuelles. Lorsqu'une situation est écrasante et qu'il n'existe pas de moyen concret de s'échapper, le cerveau peut envoyer un message de blocage total et permettre à l'esprit de se séparer de la personne, comme si l'attaque ne se produisait pas vraiment.

Le fait de raconter une expérience peut ramener les personnes vers cette impression, ce sentiment que la violence se reproduit. Il n'est pas toujours aisé d'identifier à quel moment une personne se sent en danger et est sur le point de procéder à une dissociation. Mais les individus concernés peuvent commencer à :

- décrocher, avoir l'air de s'endormir ou cesser de répondre aux questions
- se plaindre d'avoir chaud ou transpirer soudainement
- se plaindre de maux de tête ou de douleurs physiques
- analyser la pièce à la recherche d'une issue

Katy Robjant, une psychologue clinicienne qui travaille avec des réfugiés et des survivants de CRSV en RDC et ailleurs, offre ces conseils aux journalistes sur l'attitude à adopter dans ces cas :

Faites en sorte que vos actions soient prévisibles... Il est toujours préférable de demander la permission ou de faire savoir à la personne ce que vous allez faire ensuite... Le mieux que vous puissiez faire est d'essayer rapidement de les réorienter. Le dialogue doit continuer. Posez des questions sur l'ici et le maintenant, par exemple : « Pouvez-vous me dire où vous êtes ? Pouvez-vous me décrire la pièce ? » Ces types de questions seront plus utiles que les questions générales de type « Ça va ? » ^[b]

Honte et crédibilité

Il est important de comprendre à quel point il est facile de ressentir de forts sentiments de honte et de culpabilité dans une conversation sur les violences sexuelles. Cela peut se produire soudainement et sembler disproportionné par rapport à ce dont on est en train de parler à un moment donné. Il n'est pas rare que les personnes se rendent responsables des choses qui leur sont arrivées alors même que celles-ci ne sauraient en aucun cas être considérées comme étant de leur faute.

Ceci ne tient pas seulement à la psychologie de l'agression sexuelle : les victimes de viol doivent souvent faire face à des membres de la famille et de la communauté qui ne les croient pas, qui minimisent leur expérience ou qui les accusent d'être fautives d'une manière ou d'une autre.

Il est donc extrêmement important de veiller à ne pas utiliser de mots qui pourraient impliquer sous-entendre que vous ne croyez pas la personne interrogée ou qu'elle est responsable de quelque manière que ce soit de ce qui lui est arrivé. C'est pour cette raison que les questions de type « *pourquoi* » peuvent être risquées. Les enquêteurs les privilégient car ce sont des questions auxquelles il est difficile de répondre et qui sous-entendent une certaine culpabilité. Par exemple, le fait de demander à quelqu'un « *pourquoi étiez-vous là à ce moment-là ?* » donne l'impression que l'individu interrogé n'aurait, en tout état de cause, pas dû être là.

Les questions qui visent à obtenir des informations sur les sentiments, de type « *Comment vous êtes-vous senti quand... ?* » sont également à éviter, car elles peuvent raviver et alimenter des émotions complexes et volatiles.

Veillez également à éviter de poser des questions d'approfondissement qui s'attardent sur des détails intimes ou physiques de ce qui s'est passé.

[b] Voir <https://dartcenter.org/resources/reporting-refugees-tips-covering-crisis>.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Si un survivant est convaincu de quelque chose que vous savez être faux, ou exprime des faits avec lesquels vous n'êtes pas d'accord ou que vous avez envie de contester ses dires, demandez-vous si vous êtes vraiment la bonne personne pour le faire et à quoi cela servirait. (Parfois, les gens s'accrochent à certaines croyances comme moyen pour se défendre contre des aspects d'une expérience qui sont trop accablants pour être acceptés).

CLIQUEZ
ICI POUR
PARTAGER CETTE
SECTION :



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Veillez
envisager
d'imprimer
uniquement les
pages de l'article
en tons gris

TROIS PRATIQUES ESSENTIELLES
POUR DES ENTRETIENS PLUS SÛRS

**COMPRENDRE
EN QUOI
VOTRE PROPRE
BIEN-ÊTRE
ÉMOTIONNEL
FAIT
ÉGALEMENT
PARTIE DE
L'ÉCHANGE**

#6.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

TROIS PRATIQUES ESSENTIELLES
POUR DES ENTRETIENS PLUS SÛRS**COMPRENDRE
EN QUOI VOTRE
PROPRE BIEN-
ÊTRE ÉMOTIONNEL
FAIT ÉGALEMENT
PARTIE DE
L'ÉCHANGE**

#6.

L'exposition à la brutalité peut avoir un impact émotionnel sur les professionnels des médias. Prendre soin de soi est un devoir que vous avez envers vous-même et envers vos sources.

Couvrir les CRSV est un travail épuisant sur le plan émotionnel, qui comporte des risques personnels pour les professionnels des médias travaillant dans des environnements dangereux et instables. Vous pourriez être enclin à ne pas tenir compte de votre propre détresse parce que son ampleur ne semble pas pertinente par rapport à ce que vivent les survivants. Néanmoins, sachez que ces impacts fractionnaires peuvent s'additionner et s'accumuler au fil du temps, devenir problématiques, et avoir des répercussions potentielles sur la façon dont vous interagissez avec vos collègues et avec les survivants.

Être amené à faire à une source vulnérable des promesses de soutien émotionnel ou pratique que l'on ne pourra pas tenir est un exemple de ce qui peut arriver lorsqu'un journaliste ou un réalisateur est submergé par les contenus sur lesquels il travaille. Ainsi, n'hésitez pas à aborder les problèmes avec les autres, suivez une stratégie délibérée de bien-être personnel et soyez clair sur ce que vous pouvez et ne pouvez pas faire pour aider les autres.

Audre Lourde, la militante noire américaine des droits civiques, a écrit un jour :

« Prendre soin de moi, ce n'est pas du nombrilisme. C'est de l'auto-préservation... »

Le fait de couvrir les CRSV implique d'affronter et de donner à voir certaines des choses les plus dérangeantes que des êtres humains puissent faire à d'autres. Les journalistes ont tendance à ne pas consacrer beaucoup de temps à l'importance de prendre soin de soi-même et de la sensibilisation aux traumatismes, alors même qu'il s'agit là d'un thème clé aux dires des cliniciens et autres personnes travaillant sur le traumatisme.

Ne vous y trompez pas, les journalistes et réalisateurs qui choisissent de couvrir ces sujets ont tendance à être des individus motivés et très résilients. Cette ligne de travail comporte néanmoins des risques élevés d'épuisement professionnel, de dépression, de toxicomanie et de stress post-traumatique.^[a] Même là où les impacts sont moins graves, la difficulté que nous pouvons avoir à digérer le contenu traumatique de notre travail peut avoir des répercussions sur des sources déjà vulnérables.

[a] Une répartition des recherches peut être trouvée sur <https://dartcenter.org/content/covering-trauma-impact-on-journalists>.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

L'empathie, un échange à double sens

La capacité à établir un lien empathique avec les autres et à évaluer où ils en sont émotionnellement est une qualité essentielle pour être un intervieweur efficace. C'est grâce à l'empathie que nous créons des espaces dans lesquels les personnes se sentent suffisamment comprises et en sécurité pour partager leurs expériences. C'est aussi par ce biais que nous comprenons ce qui compte dans une histoire : en essayant de voir les choses en se mettant à la place de quelqu'un d'autre.

L'empathie ouvre une connexion à double sens entre l'intervieweur et l'interviewé, créant ainsi une voie pour l'échange. En tant qu'intervieweur, vous pouvez parfois vous retrouver à assumer les sentiments des autres sans être pleinement conscient de ce qui se passe. Les émotions fortes, comme la honte, l'impuissance et la peur, peuvent toutes être contagieuses. Et cette contagion peut se faire de façon subtile et difficile à entrevoir. Il n'est pas rare que les journalistes se sentent soudainement déprimés après une interview déchirante.

De même, le fait d'entendre ou de lire des témoignages répétés sur la façon dont des personnes sont attaquées ou torturées peut provoquer l'apparition de pensées et d'images intrusives à des moments inattendus. Ces effets sont généralement à court terme et relativement légers, et dans une certaine mesure, sont plutôt liés au contact avec le terrain, mais peuvent avoir des conséquences sur la santé mentale s'ils s'accumulent au fil du temps et finissent par s'ancrer. Ce phénomène est appelé traumatisme vicariant ou secondaire, et figure parmi les impacts potentiels liés au fait de faire l'expérience directe de la violence ou d'en être témoin.

Être entraîné dans la détresse des autres

Il existe une théorie selon laquelle les journalistes ne devraient jamais s'impliquer émotionnellement. Bien que ce soit une idée intéressante, la réalité est toute autre. Il est fort probable qu'à un moment donné, vous ressentirez un fort sentiment d'inquiétude et le désir d'aider. Si cela se produit, il est essentiel que vous soyez au clair concernant vos limites en tant que journaliste et ce que vous pouvez et ne pouvez pas faire en termes de soutien. Les limites peuvent se brouiller, de différentes façons, qui toutes vous desserviront :

- Vous pouvez vous sentir attiré vers une orientation moins professionnelle et plus amicale. Le désir d'aider est compréhensible, mais il est également irréaliste si vous n'êtes pas en mesure de remplir ce rôle. Le danger réside dans la construction de faux espoirs de soutien émotionnel et matériel continu, de promesses que l'on n'a pas la capacité de tenir. Rappelez-vous qu'on peut facilement, et sans s'en rendre compte, risquer d'apporter un espoir aux gens. En cas de traumatisme, les sentiments forts comme l'attachement et la trahison s'infiltreront de façon insidieuse. Il est tout à fait possible d'être pleinement humain et éthique sans se comporter en ami.
- Vous avez peut-être une expérience personnelle de la violence sexuelle. Vous pouvez, dans ce cas, disposer d'un précieux discernement, mais cela peut également vous placer dans une situation où vos expériences viennent s'entremêler avec celles de votre source, vous amenant à perdre de vue l'autre en tant qu'individu distinct et unique.
- Vous risquez de tomber dans le piège qui consisterait à croire que l'entretien est forcément une expérience thérapeutique, cathartique, ou stimulante pour votre interviewé, d'une manière ou d'une autre. Il est vrai que les survivants trouvent souvent du réconfort en parlant et que parler peut aider les personnes à mettre de l'ordre dans une expérience déroutante et douloureuse. Toutefois, en tant que professionnel des médias, vous n'avez aucun moyen de le garantir. Dans la communauté humanitaire, c'est ce que l'on appelle *le syndrome du sauveur*, et cela peut être extrêmement problématique.

La difficulté à gérer ses réactions personnelles peut affecter les entretiens. Par exemple, si l'on se sent frustré que les personnes n'en fasse pas plus pour s'aider elles-mêmes, ou si l'on commence à classer la souffrance des autres en estimant que seule la peine la plus extrême peut être considérée comme digne d'attention.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Que faire de tout cela ?

La solution n'est pas de ne plus faire preuve d'empathie ou de perdre de vue le sentiment de mission. Étouffer artificiellement ses réactions personnelles n'aide en rien. En outre, les deux réactions sont des composantes de la résilience. Considérez plutôt l'empathie comme un muscle auquel un repos stratégique bénéficie. Le temps passé loin du travail apporte de la perspective et de l'espace, pour se ressourcer et prendre ses distances avec les contenus déchirants. Se reconnecter aux dimensions les plus positives de la vie est vital. Voici quelques éléments qui peuvent vous aider :

- **Intégrez à votre journée des activités qui vous permettent de vous éloigner des contenus déchirants** (et de tout ce qui vous rappelle le travail en général). Un passe-temps immersif, la lecture d'un livre, etc., tout ce qui vous fait oublier le sujet. La pleine conscience est une autre option qui fonctionne pour beaucoup.
- **Programmez-vous des pauses et des moments de repos réguliers.** Nous avons la capacité de digérer beaucoup plus efficacement les contenus pénibles lorsque nous ne sommes pas fatigués.
- **Maintenez l'équilibre du corps.** L'exercice, les étirements, les exercices de respiration, un sommeil adéquat, une bonne alimentation : voici des moyens efficaces de se libérer de l'effet de resserrement et d'engrenage lié à l'accumulation du stress.
- **Abordez les problèmes qui vous troublent avec un collègue, un mentor ou un ami.** Parfois, il est difficile de voir les choses clairement sans une caisse de résonance. Si vous êtes le collègue auquel quelqu'un s'adresse, faites preuve d'une écoute efficace plutôt que de vous précipiter à résoudre ce dilemme avant même d'avoir eu l'occasion de l'examiner. Le fait de tenir un journal ou d'écrire pour soi peut également aider.
- **Restez en contact avec la nature.** Beaucoup de gens trouvent cela particulièrement utile.
- **Adoptez une attitude positive face aux erreurs.** Si les choses tournent mal, engagez-vous à tirer les leçons des accidents et des mauvaises décisions plutôt que de les répéter.

Une grande partie de ce qui est mentionné plus haut consiste à se créer des habitudes de protection et à ne pas les abandonner lorsque le stress s'accumule. Même lorsque vous êtes sur le terrain et que vous travaillez à des horaires imprévisibles, il est possible de mettre en place une variété de routine simple. La recherche montre que le soutien social est probablement le principal facteur contributif à la résilience.^[b] Méfiez-vous de l'isolement excessif et de toute forme d'automédication excessive, que ce soit par le biais de substances ou de surmenage. L'équilibre est la clé.

Gérer les transitions

Que vous soyez journaliste local ou étranger voyageant dans un autre pays, vous pouvez tout à fait avoir le sentiment que le décalage qui existe entre le privilège relatif de votre vie et les situations dans lesquelles les autres vivent rend les transitions particulièrement difficiles.

Ces sentiments d'impuissance (de ne pas pouvoir faire plus pour mettre fin à la souffrance) et de culpabilité (de pouvoir rentrer chez eux) sont courants chez les professionnels des médias travaillant sur ce sujet. Il n'y a pas de réponses faciles à ces dilemmes, mais il y a tout intérêt à résoudre ces questions. Posez-vous peut-être cette question : « *Est-ce que le fait d'être dur avec moi-même au sujet de choses que je ne peux pas contrôler contribue à aider mes sources ou à créer des travaux plus pertinents ?* » Il est difficile de compatir avec les autres si l'on ne compatit pas avec soi-même. Plus le sujet est sombre, plus il est vital de prendre de la distance et de travailler à identifier de petites choses positives qui vous confortent dans vos choix. Encore une fois, le fait de parler à des personnes qui comprennent les questions abordées peut vous aider.

[b] Voir S. M. Southwick and D. S. Charney, *Resilience: The Science of Mastering Life's Greatest Challenges* (Cambridge: Cambridge University Press, 2012), notamment les chapitres 4, 6 et 7.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Ressources supplémentaires : Le bien-être personnel

Le Dart Center propose un guide détaillé de comment travailler avec des **images traumatiques**. Voir aussi ce **petit conseil** sur la façon de travailler avec des témoignages poignants lors d'enquêtes immersives et cette **discussion sur le bien-être personnel** entre des journalistes et des cinéastes qui ont travaillé sur des histoires d'abus sexuels d'enfants. Comme indiqué à la section **#1**, les responsables peuvent se référer à ce **guide**. Cette **section du site Web** examine plus en détail les questions organisationnelles, notamment le rôle du soutien par les pairs.

"Let's Talk : Personal Boundaries, Safety and Women in Journalism" offre des conseils aux femmes journalistes sur la manière de gérer le harcèlement sexuel ; cette fiche de conseils produite par le Dart Center pour **RSF** offre des conseils spécifiques de bien-être personnel pour les journalistes travaillant dans des zones de conflit. Enfin, les histoires de violence sexuelle sont souvent un aimant pour les trolls et autres acteurs malveillants en ligne, voici **quelques idées sur l'auto-défense numérique**.

CLIQUEZ
ICI POUR
PARTAGER CETTE
SECTION :



#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Veillez
envisager
d'imprimer
uniquement les
pages de l'article
en tons gris

#7.

RACONTER L'HISTOIRE

**RAPPELEZ-
VOUS : LA
VIOLENCE
SEXUELLE
N'EST JAMAIS
QU'UNE SEULE
DIMENSION
DU RÉCIT**

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

#7.

RACONTER L'HISTOIRE

RAPPELEZ-VOUS : LA VIOLENCE SEXUELLE N'EST JAMAIS QU'UNE SEULE DIMENSION DU RÉCIT

Le fait de se focaliser trop étroitement sur la brutalité des événements peut nuire à vos sources et au journalisme. Soyez attentif au contexte plus large.

Face à des horreurs telles que le viol de masse en temps de guerre ou l'exploitation sexuelle, il peut sembler naturel de faire porter tout l'accent sur la violence sexuelle et sur le préjudice qu'elle cause. Toutefois, le fait de ne pas intégrer des contextes plus larges peut appauvrir vos reportages, éloigner le public et également marginaliser les survivants. Il est donc important que vous veilliez à élargir le récit de la manière suivante :

- **Donnez un compte rendu détaillé de la vie des survivants. Veillez à ne pas prédire la perte des personnes ni de réduire leur existence aux pires choses qu'elles aient vécues. Cela peut avoir pour effet de compliquer leur rétablissement.**
- **Gardez à l'esprit qu'il peut y avoir d'autres crimes que le viol. Les survivants peuvent perdre des êtres chers ou perdre leur maison et être déplacés de force. Ces choses sont également importantes pour les personnes concernées.**
- **Évitez de vous concentrer excessivement sur les détails qui pourraient sexualiser/sensationnaliser le récit et potentiellement limiter la compassion du public pour les survivants.**
- **Aidez votre public à trouver des voies vers des solutions potentielles en prenant en compte le contexte politique et social dans son ensemble.**

Nous ignorons souvent dans quelle mesure notre travail peut avoir un effet sur la vie des survivants et même avoir une incidence sur la façon dont ils se rétablissent.

Les CRSV sont associées à des niveaux élevés de traumatismes psychologiques et physiques. Les séquelles d'un traumatisme sexuel entraînent généralement de forts sentiments de déconnexion, dans lesquels les personnes concernées se sentent comme séparées d'elles-mêmes (de la personne qu'elles étaient avant) et des autres. La probabilité que les CRSV viennent rompre les liens avec la communauté au sens large peut isoler davantage les survivants et leur laisser des opportunités de soutien réduites.

Le rétablissement, en revanche, semble fonctionner en grande partie à l'inverse. Il se produit par le biais de la reconnexion, dès lors que les personnes concernées croient qu'il est à nouveau possible que les autres leur accordent de l'importance et du respect.

En tant que travailleurs des médias, notre rôle n'est pas de guérir les individus. Il serait à la fois imprudent et condescendant de supposer que notre travail va réhabiliter les survivants d'une manière directement

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

personnelle et nous devons veiller à ne pas venir renforcer ces forces de déconnexion, par inadvertance. Jina Moore, une journaliste américaine qui travaille en Afrique de l'Est, l'exprime ainsi :

« Nous devons nous assurer qu'il n'y a rien dans le récit que nous publierons, dans des jours, des mois, dans un an – qui les surprenne, les embarrasse, les humilie ou les mette en danger... Nous répétons les détails d'un récit traumatique avec le survivant afin de nous assurer qu'il comprenne ce que le monde saura à son sujet. » [a]

Les messages que nous envoyons au public jouent également un rôle crucial ici. Partout, la discussion sur les traumatismes sexuels est chargée de mythes, de stigmatisation et de stéréotypes inutiles. Nous pouvons soit les enraceriner, soit les démystifier, les journalistes et les réalisateurs n'étant pas des spectateurs neutres dans ce domaine.

C'est pourquoi il est vital d'avoir une meilleure maîtrise du contexte politique, économique et culturel du conflit.

Le danger de se perdre dans un aspect unique du récit

Les CRSV se présentent sous différentes formes, mais la caractéristique la plus frappante qu'elles ont en commun est généralement leur absolue brutalité. En tant que réalisateur ou journaliste travaillant sur ce sujet, vous pourriez éprouver un désir fort et tout à fait compréhensible de choquer le public, en reprenant le pire de ce que vous avez entendu dans l'espoir que cela créera un sursaut.

Mais le danger, ici, est d'aboutir à l'exact inverse. Le fait de trop se concentrer sur l'horreur et les détails de la violence sexuelle peut amener le public à se déconnecter et à se désengager, d'une façon qui peut même avoir pour effet de réduire sa compassion envers les personnes touchées par les CRSV. Si l'on dispose d'une quantité insuffisante d'informations de fond, le public ne comprendra pas la nature de ces crimes et ce qui est en jeu.

Pour Stephanie Kariuki, qui travaille sur un podcast pour Vice explorant la violence sexuelle en Égypte et le rôle complexe du gouvernement dans sa persistance, ces décisions doivent être soigneusement mises en balance :

« Il y a eu beaucoup d'interrogations concernant le degré de précision à atteindre. Pourquoi donnons-nous des détails, sont-ils vraiment nécessaires. Dans le cas d'une femme, les médecins légistes l'ont placée dans plusieurs positions qui reflétaient l'abus initial et ont examiné son vagin à plusieurs reprises alors qu'elle était nue. L'audio final que nous avons utilisé est explicite. Mais, la raison pour laquelle nous entrons autant dans les détails tient au fait que l'examen qu'elle passe est emblématique de ce que l'Etat faisait subir aux femmes pendant des décennies à ce stade. » [b]

En effet, pour rédiger un article de façon efficace sur le traumatisme, il faut parvenir à considérer la façon d'équilibrer toute une gamme de problèmes qui se tiennent en tension les uns par rapport aux autres. Par exemple :

- **Dans quelle mesure le récit traite-t-il du tort fait aux personnes concernées, de l'impuissance et de la perte de contrôle dans leur vie ? Ou dans quelle mesure traite-t-on plutôt de résistance et de rétablissement – qu'aurait-il fallu faire et qu'est-ce qu'il faut encore pour survivre ?**

Quelle que soit la gravité de la situation, il y a tout de même des choses positives dans la vie des survivants. Ne donner à voir que l'horreur et l'impuissance chez les personnes concernées n'est ni exact ni utile.

- **Dans quelle mesure traite-t-on de l'expérience personnelle individuelle de quelqu'un et qu'en est-il du contexte plus large – en particulier la situation politique et sociale ?**

Ne pas se concentrer suffisamment sur le contexte plus large risque de limiter le reportage à une histoire d'intérêt humain sans véritable objectif, n'offrant au public peu de compréhension sur ce qui se passe ou sur les possibles solutions. Les CRSV ne se produisent pas hors contexte. En tant que sujet de travail, le *viol en temps de guerre* est inintelligible sans référence aux forces qui mènent le conflit.

[a] In Jina Moore's article: [The Pornography Trap](#).

[b] Kariuki took part in our research for this.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Le fait de porter trop peu d'attention aux individus et à leur situation personnelle peut aussi être irrespectueux, en donnant l'impression qu'un sujet n'a été inclus dans le reportage que pour illustrer une statistique particulière.

Négocier des tensions concurrentes

Chaque cas exigera des ajustements. Il est souvent compliqué d'avoir une vision claire de cela : en effet, la violence peut créer une espèce de fascination et nous entraîner vers une vision au sein de laquelle le reste ne semble plus pertinent. Les contenus traumatisants et menaçants tendent à orienter notre réflexion vers une pensée binaire : il est très facile de rester coincé sur des détails ou dans des angles limités.

Voici une courte checklist à prendre en compte lorsque vous écrivez ou rédigez :

- Va-t-on trop loin dans une description graphique de nature physique ou intime ?
- Y a-t-il des références au corps, à l'apparence, aux vêtements, etc. de quelqu'un qui risqueraient de sexualiser la description (et même d'approuver sans le vouloir les motivations de l'agression) ?
- Mon récit présage-t-il la perte à venir d'un individu ou d'une communauté ? Aussi sombre que puissent paraître les choses, il est inexact et préjudiciable de laisser entendre que le rétablissement est impossible. (Si vous avez des difficultés à voir quoi que ce soit au-delà des ténèbres, demandez-vous qui est cette personne, au-delà de l'agression qu'elle a subie ? D'où tire-t-elle son courage et son soutien ?)
- Vous pouvez aussi vous demander : est-ce qu'au contraire, j'insuffle à mon travail un ton de faux optimisme afin d'alléger artificiellement une situation désespérée ? Outre le problème évident d'exactitude, le journaliste, qui exagère l'autonomisation, peut aliéner ceux qui ne se reconnaissent pas dans la description.
- Si mon travail inclut la voix des agresseurs et des survivants, y a-t-il quelque chose dans mon traitement du récit qui souligne le point de vue des agresseurs ou accroît leur pouvoir ? (Parvenir à cela est complexe. Proposer des publications séparées pour chacune des positions peut être plus simple.)
- Mon récit se concentre-t-il sur le viol, à l'exclusion des autres traumatismes que les personnes subissent lors d'un conflit ? Les personnes concernées ont peut-être vu leurs proches se faire tuer ou perdu leur maison et leurs moyens de subsistance. Ce sont peut-être des réfugiés qui luttent pour construire une nouvelle vie. Toutes ces choses comptent pour les gens, et les survivants peuvent ne pas comprendre qu'un journaliste ne se préoccupe que d'un seul aspect de leurs privations.

Présentation générale du reportage – notes à l'intention des rédacteurs

La présentation d'un reportage, le titre, les légendes des photos, les images fixes utilisées pour promouvoir un film, le résumé, la façon dont il est présentée sur les réseaux sociaux, peut avoir un impact énorme sur sa perception et son effet sur les personnes qui y figurent.

Un danger évident est de sexualiser le reportage, de le sensationnaliser d'une manière qui trahisse le contexte réel. Dans les violences sexuelles, s'il y a, bien évidemment, du sexe, ces reportages ne traitent en aucun cas d'une activité sexuelle normale.

Des termes comme « esclaves sexuels » sont voyeuristes et risquent de transformer les agressions en divertissement; des expressions telles que « enfants mariées » sont plus justement décrites en utilisant les termes d'« enlèvement et abus sexuel d'un mineur » et quelqu'un qui a été forcé à se prostituer n'est en aucun cas une « petite amie ».

Ici, Jineth Bedoya, qui a beaucoup écrit sur les CRSV en Amérique latine, décrit comment les schémas

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

d'agression sexuelle perpétrés par des paramilitaires sont masqués derrière un langage inapproprié et dépassé :

« Nous avons fait campagne avec acharnement dans les médias pour que les journalistes arrêtent de parler de « crimes passionnels » lorsqu'ils font référence à des viols ou féminicides.

La société considère toujours que le viol est la conséquence d'une provocation sexuelle délibérée de la part d'une femme, qui a pour effet de l'en rendre victime. D'où le terme de « passion ».

Mais en réalité, la provocation ici est l'idée même contenue dans ce type de journalisme que de tels crimes sont commis au nom de l'amour.

Dans de nombreux procès, j'ai entendu des hommes violeurs qui justifiaient leurs actes par cet argument. Ils prétendent qu'ils les ont « agressées sexuellement » ou les ont tuées parce qu'ils les aimaient.»

Sachez également que l'idée que le viol est une conséquence inévitable de la guerre est un mythe. Outre le fait qu'il s'agit d'un crime de guerre punissable, les recherches montrent qu'il n'est pas répandu dans tous les conflits, même lorsque des combattants irréguliers sont impliqués.^[c]

Examinez si votre propre guide de style interne doit être mis à jour pour refléter ces questions. Dans la mesure du possible, indiquez les ressources des organisations de soutien et les informations qui pourraient être utiles à toute survivante de la violence sexuelle qui lirait ou verrait l'article.

Ressources additionnelles

Dans **The Pornography Trap**, (Le piège de la pornographie), Jina Moore a abordé les difficultés liées au choix du langage. Cette **boîte à outils** de la Chicago Task Force on Violence against Girls & Young Women aborde la question du signalement des violences sexuelles en général et comporte une section consacrée aux choix linguistiques.

Cette **fiche de conseils** du National Sexual Violence Resource Center couvre également toutes les formes de violence sexuelle aux États-Unis et n'est pas consacrée à la VSR. Néanmoins, elle illustre le pouvoir d'une approche statistique fondée sur le contexte.

Sur le site du Dart Center, **Nina Berman** réfléchit à l'importance du contexte et à la nécessité de faire des choix visuels appropriés, ce qui est abordé plus en détail dans la section suivante.

CLIQUEZ
ICI POUR
PARTAGER CETTE
SECTION :



[c] Carlo Koos (2017) Sexual violence in armed conflicts: research progress and remaining gaps, Third World Quarterly, disponible [ici](#).

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Veillez
envisager
d'imprimer
uniquement les
pages de l'article
en tons gris

#8.

RACONTER L'HISTOIRE

**LES IMAGES NE
S'EFFACENT JAMAIS :
SOYEZ PRUDENT AVEC
VOS CHOIX VISUELS**

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

#8.

RACONTER L'HISTOIRE

LES IMAGES NE S'EFFACENT JAMAIS : SOYEZ PRUDENT AVEC VOS CHOIX VISUELS

Une fois que les images sont publiées, il n'y a aucun moyen de les « rembobiner ». L'accès universel à Internet peut exposer les personnes à de nombreux types de danger.

Lorsque vous réalisez un reportage sur les CRSV, les choix visuels que vous faites, que ce soit en vidéo ou en photographie, sont d'une importance vitale. Plus particulièrement maintenant, à l'ère numérique, les images ont une vie bien au-delà du reportage sur lequel vous travaillez. Il est essentiel que les survivants comprennent parfaitement comment ils seront présentés visuellement et quelles en sont les implications. Vous devriez prendre en considération:

- **Y a-t-il une justification solide pour divulguer l'identité des survivants, ou est-il plus sûr de les anonymiser ?**
- **Ont-ils donné leur consentement valable pour être photographiés ou filmés ? Comprennent-ils la portée des réseaux sociaux qui peuvent être consultés dans leur communauté ?**
- **Y a-t-il quelque chose dans l'image qui pourrait révéler par inadvertance leur identité ?**
- **Comment puis-je les impliquer dans ma création d'image afin qu'ils soient à l'aise avec le contenu final ?**
- **Sur le contrôle éthique de base : serais-je satisfait si moi-même ou un membre de ma famille était ainsi filmé ou photographié ?**

« Permettez-moi d'être claire, les images de viols et de survivants de viols doivent être présentées et largement diffusées. Elles doivent simplement être réalisées différemment, de manière à protéger les sujets, à respecter le contexte, à ne pas perpétuer les stéréotypes et clichés et à ne pas être présentées par les entreprises de médias comme une sorte d'élixirs magiques à l'usage des survivants. » [a]

Les images sont un élément essentiel des reportages sur les conflits, y compris sur les CRSV, et peuvent être un moyen puissant de se connecter avec les lecteurs. Néanmoins, il existe un risque important de préjudice pour les survivants allant au-delà de celui résultant de l'interview en elle-même.

Les clichés visuels sont courants : ils montrent le survivant comme isolé et brutalisé, retiré de son environnement, ou se concentrent intensément sur le physique. Dans certains cas, cela peut également faire appel à une longue histoire d'images racistes datant du colonialisme et de l'esclavage. L'alphabétisation visuelle est une composante essentielle de cette démarche.

[a] Nina Berman est une photographe documentaliste qui a couvert les conflits en Bosnie et en Afghanistan. Elle a contribué à la recherche pour ce projet et a écrit sur l'éthique de la photographie dans les conflits et en temps de paix. Elle est professeur de journalisme à l'Université de Columbia. Pour en savoir plus, voir : <https://dartcenter.org/resources/visual-choices-covering-sexual-violence-conflict-zones>

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

De plus, avec l'ère numérique, les images sont de plus en plus faciles à partager sur différents supports et à travers les plateformes comme les réseaux sociaux. Cela signifie que les survivants peuvent être exposés à ces images pendant des années même s'ils vivent dans des communautés éloignées. Dans les années 1990, pendant les guerres dans les Balkans, certaines femmes se sont mariées, en taisant à leur mari le viol qu'elle avaient subi. Peu d'entre elles pouvaient imaginer que des documents d'archives pourraient encore être disponibles en ligne, des décennies plus tard.

L'ère numérique favorise les reportages axés sur l'image, et la pression sur les rédacteurs et les photographes pour obtenir l'image la plus choquante et la plus accrocheuse peut être intense. Cela peut entraîner des images qui fétichisent le corps des survivants ou les identifient inutilement.

Comme nous l'avons vu précédemment dans la section **#3** sur le consentement, impliquer les personnes interviewées dans les décisions concernant la façon dont elles seront représentées est une bonne pratique. Les journalistes qui ont mené l'enquête sur le viol des femmes yazidies par l'ISIS pensaient garantir l'anonymat des femmes en les photographiant à visage couvert mais, en réalité, elles étaient facilement identifiables au sein de leur communauté par leurs yeux et leurs foulards distinctifs.

Faire des choix visuels plus efficaces et plus éthiques

Alors que les photojournalistes opèrent souvent sous la pression du bureau pour obtenir l'image la plus percutante, il est possible de faire des images de survivants de CRSV sans nuire au sujet et sans tomber dans le cliché, même lorsque le temps presse. Voici quelques questions à vous poser sur les images que vous prenez :

- Pourriez-vous partir du présupposé que toutes les images de survivants seront anonymes et qu'elles ne seront identifiées que s'il y a une bonne justification à le faire ? Pensez à en discuter en détail avec votre rédacteur avant d'arriver sur le terrain.
- Il existe de nombreuses façons puissantes et créatives de créer des images qui ne permettent pas l'identification des survivants. Il vaut mieux y réfléchir bien à l'avance. Peut-être en établissant un album numérique répertoriant des exemples de façons utilisées par les autres pour y parvenir ?
- Étant donné que le reportage porte sur le viol, réfléchissez à la façon dont vous dépeignez le corps du survivant. Sur quelle partie du corps attirez-vous l'attention et comment pouvez-vous éviter toute perception de la personne en tant qu'objet sexuel ?
- Essayez de trouver un moyen d'éviter les clichés visuels suggérant que la personne est isolée ou détruite. Dans certains cas, un isolement extrême peut être la réalité du reportage, mais les personnes disposent généralement d'un contexte de soutien plus large et il est plus juste de refléter cela.

Si vous utilisez des techniques numériques pour masquer l'identité, les pixels d'origine doivent être supprimés de l'image, et pas seulement brouillés. Bien sûr, assurez-vous qu'il n'y a pas de métadonnées dans un fichier qui permettent d'identifier l'emplacement. Il est également important de réfléchir à qui pourrait être présent lorsque les images sont prises et pourquoi ? Voici quelques suggestions :

- Le sujet aimerait-il que quelqu'un soit présent avec lui ou y a-t-il des personnes qui ne devraient pas y assister ? Pour les réalisateurs de documentaires, pensez à réduire l'équipe au maximum.
- Une fois les images prises, pensez à les montrer aux survivants pour leur permettre d'exprimer s'ils sont satisfaits de la façon dont leur image a été saisie.
- Assurez-vous que les survivants comprennent que les images les concernant peuvent durer très longtemps et qu'elles peuvent être partagées sur toutes les plateformes, même dans leur propre communauté.

Existe-t-il des moyens de ne pas précipiter cette décision ? Pourriez-vous discuter de la manière dont le tournage se déroulera à l'avance et expliquer combien de temps cela prendra ? N'oubliez pas que les enfants ne peuvent jamais consentir à ce que leur identité soit partagée, qu'un adulte donne son autorisation ou non.

#1

#2

#3

#4

#5

#6

#7

#8

Photojournalisme et rédacteurs

« Je peux comprendre en quoi un photographe peut ne pas avoir toutes ces références en tête pendant qu'il est sur le terrain, mais un rédacteur, devrait sûrement et doit prendre au sérieux sa responsabilité d'être conscient du contexte historique et des préoccupations éthiques. Tout cela fait partie de l'alphabétisation visuelle . »

Nina Berman.^[a]

Les photographes interagissent avec les survivants et prennent des décisions en termes de choix visuels. Mais ce sont les rédacteurs qui portent la responsabilité ultime des images commandées et choisies parmi un ensemble d'images, avant qu'elles soient proposées au public. Ce qui peut être approprié pour une page intérieure, où il a un sens et un contexte, peut avoir un impact tout à fait différent s'il se trouve seul sur une couverture ou un post Instagram.

Puisqu'ils ont le bénéfice de l'expertise et du temps pour penser stratégiquement loin des pressions du terrain, les rédacteurs devraient prendre en compte le langage visuel auquel une photographie peut, délibérément ou par inadvertance, se référer. Il existe une longue tradition d'images de personnes asservies, par exemple, que les photographes travaillant dans les pays en développement devraient éviter.

Les rédacteurs photos peuvent également avoir le pouvoir de prendre des décisions concernant la vie d'une image, sa licence et sa disponibilité, ainsi que la manière dont elle est utilisée sur les réseaux sociaux.

En tant que rédacteur, vous travaillez peut-être avec des collègues de longue date ou vous commandez des pigistes que vous n'avez jamais rencontrés. Prendre le temps d'une brève conversation de 10 minutes sur les limites, le consentement éclairé et l'anonymat peut faire une énorme différence. Voici quelques éléments à prendre en compte :

- Avez-vous eu une conversation appropriée avec les photographes afin que chacun sache clairement ce qu'implique réellement l'obtention du consentement ? [Voir #3]
- Les survivants ont-ils vraiment besoin d'être identifiés ? Quels traitements visuels fonctionneraient pour vous, tout en préservant l'anonymat ?
- Les légendes font partie du reportage et, tout comme les images, elles ne doivent pas fétichiser ou stigmatiser la personne
- Pouvez-vous fixer une limite d'utilisation dans le temps aux images de survivants de CRSV ? Pouvez-vous en faire des objets à usage unique, qui ne soient pas vendus aux agences ?
- Comment les images sont-elles utilisées sur les réseaux sociaux ? Avez-vous besoin de montrer le visage ou le corps d'un survivant sur Instagram, par exemple, ou existe-t-il un autre moyen de promouvoir leur histoire qui ne laisserait pas un seul survivant en endosser toute la charge de cette histoire ?

CLIQUEZ
ICI POUR
PARTAGER CETTE
SECTION :



[a] Nina Berman est une photographe documentaliste qui a couvert les conflits en Bosnie et en Afghanistan. Elle a contribué à la recherche pour ce projet et a écrit sur l'éthique de la photographie dans les conflits et en temps de paix. Elle est professeur de journalisme à l'Université de Columbia. Pour en savoir plus, voir : <https://dartcenter.org/resources/visual-choices-covering-sexual-violence-conflict-zones>